

A close-up photograph of a woman's face, partially obscured by a chain-link fence. Her eyes are looking directly at the camera with a somber expression. A metal padlock is attached to the fence in the foreground, symbolizing captivity. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows.

**UN TÉMOIGNAGE D'ESPÉRANCE
AU CŒUR D'UNE PRISON À TÉHÉRAN**

CAPTIVES **EN IRAN**

**MARYAM ROSTAMPOUR & MARZIYEH AMIRIZADEH
AVEC JOHN PERRY**

EdB

Deux jeunes filles de Téhéran, d'origine musulmane, voient leur vie basculer du jour au lendemain quand elles sont arrêtées pour avoir annoncé l'Évangile. Elles vont passer neuf mois dans l'enfer d'une prison iranienne, Evin, où les détenus sont régulièrement maltraités, torturés et violés. Loin de se laisser décourager, elles y voient l'occasion de transmettre la lumière du Christ à des femmes désespérées, déshumanisées. Fragiles et de plus en plus malades au fil du temps, elles vont apporter dans ce lieu d'horreur leur joie, leur humanité, leur compassion, leur respect, leur foi inébranlable et toucheront le cœur de leurs co-détenues aussi bien que celui des gardiennes. Emprisonnées neuf mois sans aucun jugement, elles deviendront célèbres sans même le savoir, recevant des milliers de lettres dont elles ne pourront jamais prendre connaissance.

Un témoignage bouleversant qui montre que la lumière de la foi peut briller au cœur des ténèbres.



Maryam Rostampour et Marziyeh Amirizadeh sont nées dans des familles musulmanes en Iran. Jeunes adultes, elles sont devenues chrétiennes en 2005 lors d'études de théologie en Turquie. En 2009, elles sont arrêtées à Téhéran et accusées de promouvoir le christianisme. Devant la pression internationale et après des mois d'interrogatoires et d'abus, elles sont libérées après 259 jours de détention et sont par la suite lavées de toute accusation. Elles vivent désormais aux États-Unis.

*Un extraordinaire témoignage d'espérance et de victoire
dans l'horreur de la prison Evin de Téhéran*

CAPTIVES EN IRAN

MARYAM ROSTAMPOUR
& MARZIYEH AMIRIZADEH

Avec John Perry

Traduit de l'américain par Cathy BRENTI

EdB

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commençais à chanceler de faiblesse. J'ai alors demandé de l'eau, dans l'intention de leur montrer que je n'avais pas peur, mais que j'étais simplement exténuée. M. Rasti sortit quelques instants de la pièce, puis revint s'installer derrière le bureau. Son expression était austère : « À partir de maintenant, vous allez me dire la vérité », me lança-t-il sur un ton cassant.

Je lui répondis brusquement : « J'ai toujours dit la vérité. Ce qui n'est pas votre cas. Vous m'avez menti ce matin au sujet de la voiture pour m'amener ici. Je vous ai bien dit que je suis chrétienne depuis onze ans, que j'ai distribué des Nouveaux Testaments au restaurant en question. J'aurais pu tout nier, mais j'ai répondu en toute honnêteté. Et voilà que vous m'enjoignez de dire la vérité *à partir de maintenant* ? » Je m'entendis hausser le ton.

« J'ai été obligé de vous mentir », expliqua M. Rasti. Mais je poursuivis : « Vous avez fouillé mon appartement sans mandat. Sans autorité aucune. Est-ce juste ? Est-ce cela la loi ? »

« Nous avons un mandat », rétorqua M. Rasti en glissant un bout de papier sur le bureau : « Le voici. »

Pendant le court laps de temps qui me fut accordé pour y jeter un coup d'œil, je vis qu'il s'agissait d'un document qui n'avait rien à voir avec notre affaire. Quelqu'un avait griffonné une note dans la marge inférieure concernant la fouille de notre appartement, l'avait signée et y avait apposé un timbre.

« Ce n'est pas un mandat légal, lui dis-je. Ce n'est rien. C'est un faux. »

Décontenancé par ma ténacité, il lui fallut un moment pour retrouver son calme. « Lorsqu'il s'agit d'une situation urgente, nous pouvons obtenir une autorisation par téléphone, dit-il. Nous n'avons même pas eu le temps de le faire ! » Manifestement contrarié, il bondit et quitta la pièce.

Lorsque Maryam et ses gardes revinrent avec l'ordinateur, on

nous emmena dans une petite salle à part, dans une belle petite cour intérieure. On nous fit asseoir contre des murs opposés pour que nous ne puissions pas nous parler et on nous demanda d'attendre.

Trois jeunes gardiennes commencèrent à échanger entre elles. « Elles sont devenues chrétiennes ! » dit l'une d'elles. « Nous avons découvert un tas de Bibles et autres propagandes chrétiennes dans leur appartement. Elles sont dans le pétrin. Et puisqu'elles sont toujours là, je n'aurai probablement pas le temps de faire ma sieste cet après-midi ! »

Une des femmes demanda hargneusement à Maryam : « Qu'est-ce qui vous a poussées à devenir chrétiennes ? Ne savez-vous donc pas que cela fait de vous des *Kafar* ? » ajouta-t-elle, en employant le mot islamique pour « infidèles ».

Une autre femme lisait le Coran à haute voix. Levant les yeux, elle nous dit : « Je veux savoir pourquoi vous êtes devenues chrétiennes. Nous aussi croyons en Jésus. »

Bien que Maryam fût clairement épuisée et eût sans doute faim et mal, elle expliqua brièvement la foi chrétienne selon laquelle Jésus est le Sauveur de l'humanité. « Il n'est pas un simple prophète, comme l'affirme le Coran. Il est Dieu fait chair, qui a porté le péché du monde. Il a été crucifié pour payer le prix que nous aurions dû nous-mêmes acquitter pour nos péchés. Trois jours après sa mort, Il est ressuscité et est monté au ciel pour être avec Dieu le Père. » La femme qui lisait le Coran dit alors à haute voix : « Selon le Coran, vous êtes *Kafar* ! Jésus n'a jamais été crucifié. Il s'est échappé avant. Il est venu en tant que prophète, et non en tant que sauveur, et quiconque croit qu'il est le fils de Dieu est *Kafar* et sera condamné à mort ! J'ai vraiment pitié de vous. » Les gardiennes se mirent alors à parler en même temps, ricanant de nos propos et de l'idée que nous allions être enfermées pour avoir soutenu ces croyances ridicules.

Une autre gardienne s'approcha de la porte et appela mon nom. « Venez avec moi », m'ordonna-t-elle. Je la suivis jusqu'au bureau de M. Rasti.

« Asseyez-vous », me dit-il.

Je m'assis devant son bureau, sur lequel étaient toujours empilés nos Nouveaux Testaments et nos CD. Les menottes me faisaient mal aux poignets et, à présent, j'avais très faim. Mais je priai rapidement en silence ; j'étais déterminée à garder mon calme.

« Depuis combien de temps êtes-vous chrétienne, m'avez-vous dit ? » commença-t-il.

« Onze ans. »

« Et comment vous êtes-vous convertie à votre religion ? »

« Par l'Esprit du Christ qui est entré dans mon cœur, par la lecture de la Bible et d'autres livres. »

« Avez-vous des relations avec des Églises en Iran ? »

« Non. »

« Combien de chrétiens connaissez-vous ? »

La vérité était que j'en connaissais beaucoup. Mais si je l'avouais à cet homme, il exigerait que je lui donne leurs noms et adresses. Leur sécurité, leur liberté, leurs familles et même leur vie seraient tout à coup en danger – et Maryam et moi serions totalement incapables de les avertir. Je ne mentirais jamais au sujet de ma foi en Christ, quel qu'en soit le prix. Mais je me devais de protéger des gens innocents de tout ce que Maryam et moi étions sur le point de subir.

« Aucun, Maryam exceptée. »

« Où vous êtes-vous convertie au christianisme ? »

« En Turquie. » Là encore, ce n'était pas tout à fait vrai. J'ai été baptisée en Turquie sept ans après être devenue chrétienne en Iran. Mais je savais que si j'avouais être devenue chrétienne en Iran, cela soulèverait assez de questions pour compromettre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'acheter de l'opium ; c'était sa deuxième infraction.

Leila et Sephideh nous ont demandé pourquoi nous étions en prison.

« Pour notre foi en Jésus-Christ. »

Elles ne savaient pas du tout que le christianisme était un crime et nous ont demandé de leur en dire davantage sur Jésus. À la fin de notre témoignage, Sephideh nous a demandé si le Christ pouvait l'aider. Ses beaux yeux remplis de larmes, elle nous a suppliées : « S'il vous plaît, priez pour ma libération. Si je suis acquittée cette fois-ci, je renoncerai à la drogue, reprendrai des études et chercherai un bon emploi. »

Maryam et moi avons passé la demi-heure suivante à prier avec Leila et Sephideh. Toutes les deux pleuraient silencieusement pendant que nous priions pour elles et, quand nous avons fini, elles nous ont enlacées : « Vous êtes des anges du Seigneur », nous a dit Leila avec gratitude. Elles semblaient sincèrement apprécier ce que nous avions fait. Après cela, elles sont devenues beaucoup plus paisibles. À notre tour, nous leur avons demandé de prier pour nous. Cette expérience nous a poussées à penser que d'autres femmes du bloc nous autoriseraient peut-être à prier pour elles. Nous avons dit au revoir à nos nouvelles amies et avons continué d'arpenter le couloir.

Nous avons atteint une cellule toujours obscure. Sur le plancher, deux visages étaient enfouis dans des couvertures. Au bruit de nos pas, elles se sont redressées – deux jeunes filles en fin d'adolescence ou au début de la vingtaine ; l'une portait les cheveux longs, noirs et raides, alors que l'autre les avait courts et clairs. Nous les avons saluées et nous nous sommes présentées. Elles étaient étonnées de notre geste amical et nous ont demandé pourquoi nous étions en prison. Encore une fois, nous avons partagé notre témoignage, ce qui les a rassurées et les a encouragées à se confier à nous. Elles étaient enfermées

depuis trois jours et étaient terrifiées par les autres détenues, dont plusieurs étaient rudes et bruyantes comme Leila.

La fille aux cheveux clairs, Asieh, était allée à la rencontre de son nouveau petit ami et s'était fait escorter par son amie Sara parce qu'elle ne voulait pas le rencontrer seule. À leur arrivée, le petit ami leur a dit qu'il n'était pas encore prêt et les a invitées à rentrer. Pendant qu'elles attendaient, un *Basiji* est arrivé et les a arrêtées. En fait, le petit ami en question utilisait son appartement pour rencontrer des jeunes femmes en série. Le gérant de l'immeuble s'en était aperçu et avait envoyé le *Basiji* pour enquêter. Tous ceux qui étaient là ont été arrêtés pour contact indécent entre hommes et femmes musulmans n'ayant pas de liens familiaux.

Les jeunes filles n'avaient pas été autorisées à appeler leurs familles. Leurs parents ne savaient donc pas où elles se trouvaient. Elles étaient terrifiées de ce que les autorités pourraient leur faire subir et de ce que leurs familles penseraient d'elles en découvrant ce qui s'était passé.

Leur prenant les mains, nous avons prié avec elles. Notre suggestion de mettre leur confiance en Dieu semblait les calmer. Peut-être ne voyaient-elles aucune issue à leur infortune, mais il veillait sur elles. Nous leur avons parlé de l'amour inconditionnel de Jésus pour elles et de sa présence auprès d'elles. Elles nous ont demandé si elles pouvaient rester avec nous – et sans attendre la réponse, ont pris leurs couvertures et les ont apportées dans notre cellule.

Nous nous sommes dirigées ensuite vers une autre cellule, la plus grande du couloir. Il y avait là six ou sept femmes d'un certain âge, pelotonnées à l'intérieur et bien habillées. Elles n'étaient de toute évidence pas à leur place. Maryam les a saluées et leur a demandé pourquoi elles avaient été arrêtées. Elles semblaient avoir très peur et hésitaient à nous parler. Elles

voulaient savoir pourquoi nous étions là. Dès que nous leur avons expliqué la raison de notre présence dans ce lieu, leur silence s'est transformé en un flot de questions.

« Le christianisme est-il vraiment un crime ? »

« Depuis combien de temps êtes-vous chrétiennes ? »

« Comment vous ont-ils découvertes ? »

« Qu'advient-il de vous maintenant ? »

Elles étaient extrêmement curieuses sur cette religion si violemment condamnée par les autorités.

Au fur et à mesure de nos réponses, les dames ont un peu lâché prise et l'une d'elles a fini par nous raconter leur histoire. Elles faisaient leurs courses dans une boulangerie quand une foule éclair est apparue pour manifester contre le prix trop élevé du pain. Le rassemblement avait été organisé par un groupe appelé *Nous Sommes*, dont les membres ne se connaissent pas, mais sont convoqués par des messages Internet pour manifester à certains endroits. Ils arrivent au lieu indiqué, à un moment ou sur un signal prédéterminé, et commencent soudainement à scander et à taper des mains pour exprimer leur point de vue, puis se fondent dans la foule. Lorsque les *Basiji* sont arrivés sur les lieux pour dissoudre la manifestation, ils ont arrêté tous ceux qu'ils ont réussi à agripper, dont cette femme et ses amies. Ces clientes innocentes avaient passé la nuit entière enfermées à l'arrière d'une voiture de police, serrées les unes contre les autres, avant d'être transportées à Vozara. L'une d'elles avait été battue par un *Basiji* adolescent, sans recevoir de soins médicaux pendant les trois jours qu'elle avait passés en prison. Les femmes avaient toutes très peur de perdre la face devant leurs familles. Nous avons prié avec elles pour qu'elles soient relâchées bientôt et que leurs familles comprennent qu'elles étaient innocentes.

Au milieu de la journée, une gardienne a ouvert la porte du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des études de théologie, j'ai quitté mon travail et j'ai lâché un avenir sûr pour me lancer dans l'inconnu. J'étais partie de rien à Téhéran et, en l'espace de cinq ans, j'étais parvenue à un succès bien tangible. Maintenant, j'allais devoir tout recommencer.

J'avais projeté d'étudier la théologie à Londres, mais je n'avais pas réussi à obtenir un visa. Je suis alors partie en Turquie avec une bourse d'« Elam Ministries ». Et c'est là que j'ai rencontré Maryam.

Maryam

Dieu nous a mises en équipe et nous a ramenées à Téhéran où nous avons travaillé pendant trois années – épuisantes, mais exaltantes – à distribuer des traductions modernes et authentiques du Nouveau Testament en farsi, pour remplacer les versions islamiques autorisées dans les boutiques publiques, des versions réécrites pour appuyer le Coran. Nous étions constamment à l'affût de nouvelles occasions pour partager l'Évangile.

Dieu nous a protégées et nous a guidées chaque jour. Un jour, un ami nous avait aidées à rassembler quelques Nouveaux Testaments pour les emporter chez nous. Nous en avons chargé trois mille dans sa camionnette et avons choisi de voyager de nuit pour des raisons évidentes de prudence. À l'entrée d'un pont que nous devions traverser, des agents de police étaient en train d'arrêter et de fouiller chacune des voitures. Le temps de réaliser ce qui se passait, nous étions déjà pris dans la circulation et ne pouvions plus sortir de la file. Il ne nous restait plus qu'à prier le Seigneur de nous protéger. À ce moment-là, une bagarre a éclaté entre la police et un chauffeur, une ou deux voitures devant nous. Le temps de régler cette affaire, les policiers ont cessé leur fouille et ont laissé le reste de la file de voitures traverser le pont. Nous avons alors remercié Dieu avec

gratitude de nous avoir permis de traverser ce danger en toute sécurité.

Toutes les fois où Marziyeh et moi parcourions la ville, nous transportions dans un sac à dos dix à quinze Nouveaux Testaments au cas où l'occasion se présenterait d'en donner un. Un jour, dans une librairie, j'ai entendu un client demander une Bible. Le libraire lui ayant répondu qu'il n'en avait pas, je l'ai suivi à l'extérieur et lui en ai donné une. Le monsieur m'a dit qu'il avait fait un rêve dans lequel Jésus lui demandait de se procurer une Bible et de partir dans un lieu calme de la montagne où il pourrait lui parler. Le monsieur portait son sac de randonnée et était en chemin à la recherche de Jésus.

Nous nous sommes souvent rendues dans un endroit à Téhéran où les jeunes aiment aller marcher. Une fois, Marziyeh a donné une Bible à un jeune homme qui se disait être à la recherche de la vérité. Puis nous l'avons rencontré une deuxième fois au même endroit ; afin de remercier Marziyeh pour la Bible, il lui a offert une très belle croix en bois. C'est une croix qu'il avait chérie pendant des années, elle était décorée avec des images de Jésus et quatre de ses apôtres. Cette croix est là, à côté de nous, pendant que nous écrivons.

Il existe deux sortes de taxis à Téhéran. Le plus cher est celui qui vous prend d'un point préétabli et vous conduit directement à votre destination, alors que l'autre vous ramasse et vous dépose en chemin, tel un bus. Les passagers ne sont donc pas seuls dans la voiture. Le chauffeur essaie autant que possible de garder son taxi à sa pleine capacité de quatre passagers. Les chauffeurs de ces taxis-là ont fini par bien nous connaître parce que nous les prenions pour faire des tours et distribuer des Nouveaux Testaments aux autres passagers. Un jour, je suis montée dans le taxi de Sayed, qui prétendait être de la descendance de Mohammed et qui était également *hadji* – ce qui

signifie qu'il avait fait un pèlerinage à La Mecque. Ces pèlerins considèrent les chrétiens comme des gens sales, particulièrement ceux qui se sont convertis. Habituellement, ils refusent de toucher un chrétien ou même de prendre quoi que ce soit de ses mains. À ma grande surprise, cet homme m'a posé beaucoup de questions sur le christianisme et m'a ensuite invitée à visiter une organisation caritative islamique pour aller de salle en salle la bénir avec des prières chrétiennes.

Cependant, malgré notre engagement et notre dévouement, pendant les quelques mois qui précédèrent notre arrestation, nous avons mystérieusement été dans l'impossibilité d'évangéliser. Nous ne menions plus de campagne à travers la ville comme avant. Nous avons moins de réunions et nous n'avons donné aucun Nouveau Testament. Quelque chose nous retenait. Aujourd'hui, entourées des murs sombres et obscurs du centre de détention de Vozara, nous avons compris que c'était le Seigneur qui nous protégeait, ainsi que nos amis. Nous n'avions pas la moindre idée que les *Basiji* nous observaient, mais leur surveillance avait débuté juste au moment où nos efforts commençaient à décliner. Si nous avions continué comme d'habitude, avec la police à nos trousses, beaucoup d'autres personnes auraient été arrêtées avec nous pour nous avoir rencontrées et avoir accepté de nous des Nouveaux Testaments. Dieu avait gardé toutes ces personnes de l'expérience que nous étions en train d'endurer à présent.

Le plus étonnant est que, pour la première fois, nous étions dans le meilleur endroit pour témoigner à des personnes assoiffées de l'Évangile de Jésus. Nous nous étions dépensées et avons investi toutes nos ressources pour voyager partout dans le pays avec le message du Salut, toujours conscientes du danger qui nous guettait au cas où la mauvaise personne nous surprendrait. Maintenant, nous étions bloquées en prison et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assez fort pour nous faire traverser cela. » En l'espace d'une heure ou deux, nous nous parlions comme des amies de toujours. Nous nous sommes tenu les mains et avons prié ensemble. Quand nous avons terminé, les sœurs ont continué à prier.

De nouveau, une clé se fit entendre dans la serrure et, en même temps, les invectives d'une voix très familière. Leila ! La voir crier et se battre contre la gardienne pétrifia les sœurs. Je les rassurai. « Nous la connaissons, elle paraît rude, mais elle a un cœur tendre. Elle nous a dit qu'elle a un mari et un fils. »

Leila était ravie de nous voir. Je ne saurais dire par quel moyen elle avait réussi à descendre jusqu'aux cellules du sous-sol avec tout un carton de mandarines. Elle les partagea avec nous. En quelques minutes, tout fut englouti.

« Nous pensions que tu avais été libérée », lui dis-je. C'est ce qu'elle nous avait dit en partant pour le tribunal ce matin-là ; en effet, son mari venait pour payer sa caution et la sortir de là.

« Je le pensais aussi, répondit-elle. Mais ces salauds ne m'ont pas laissée sortir, au motif que mon mari devait leur fournir un certificat de naissance ou un certificat de mariage prouvant qu'il est responsable de moi. Il a dit qu'il ne les trouvait pas et qu'il allait les apporter cet après-midi. Il n'est pas là, qu'il crève ! »

« Que diriez-vous d'une cigarette ? » cria-t-elle vers la porte. Comme il n'y avait pas eu de réponse, elle cria de nouveau. Finalement, une gardienne apparut et dit : « Tais-toi ! Ton mari devrait venir te chercher. » En tant que femme mariée, Leila ne pouvait être livrée qu'à son mari, conformément à la loi.

« Va au diable, lâche ! hurla Leila. Maudite sois-tu et maudite soit ta religion musulmane ! Mort à toi et au régime ! » La gardienne disparut sans dire un mot.

Comme la journée avançait, Leila fut informée que si elle pouvait verser la caution de 30 000 tomans (dix euros), on la

laisserait sortir. Elle avait une part de cet argent et lorsque je lui offris le reste, elle cria aux gardiennes de la laisser partir. Mais ce n'était rien d'autre qu'une mauvaise plaisanterie, puisque ses supplications furent ignorées. Il n'y avait aucune offre de caution ; les gardiennes étaient tout simplement en train de se moquer. Plus tard, on lui dit que son mari était en chemin, elle en pleura de joie. Mais c'était encore une blague. Enfin, on le lui passa au téléphone. Nous les entendîmes tous les deux se disputer avant que Leila ne lui raccroche au nez en lançant un juron.

Complètement épuisée par ses divagations, elle s'endormit, sa tête sur mes genoux. Maryam et moi lui avons caressé les cheveux comme à une enfant. Dieu seul sait depuis combien de temps personne ne l'avait touchée avec gentillesse et compassion. Les sœurs la regardaient dormir, tout étonnées. C'était un tel contraste avec son comportement sauvage que de voir cette femme violente, aux traits rudes et au langage si cru, dormir si paisiblement.

Quand le temps arriva pour les gardiennes de rentrer chez elles pour la nuit, elles nous ramenèrent à Vozara parce qu'elles ne pouvaient pas partir tant que nous étions là. Elles nous menottèrent toutes les cinq ensemble, ce qui veut dire que lorsque l'une de nous trébuchait, nous tombions toutes. Ce qui provoqua une autre série d'insultes de la part de Leila. Il était près de minuit, il y avait donc très peu de circulation, ce qui permit à la camionnette de la prison de traverser rapidement les rues de la ville, en fonçant dans les virages. Nous étions ballotées à l'arrière comme un tas de légumes.

Malgré l'heure tardive, Elena et Shirin nous attendaient à Vozara avec un autre lot de chocolats et de jus de fruits. Cette fois-ci, nous les avons cachés sous nos vêtements pour les manger plus tard. Nous avons appris que d'autres personnes

avaient entendu parler de notre arrestation et essayaient de nous aider. Dans les jours suivants, nos sœurs allaient devenir notre planche de salut et notre unique lien avec le monde extérieur. Notre procès commençait à être connu, aussi espérions-nous que la nouvelle de deux chrétiennes menacées de torture ou de mort par le régime islamique encouragerait les fidèles à prier pour nous et à œuvrer pour notre libération. Nous espérions une libération toute proche.

À l'intérieur de Vozara, on nous posa une nouvelle fois la série de questions qui nous était devenue très familière. Mais cette fois-ci, c'était le gardien du centre de détention qui nous les posa avant de nous autoriser à retourner dans notre cellule : étions-nous nées chrétiennes ou nous étions-nous converties ? Pourquoi avons-nous rejeté l'islam ? Pourquoi avons-nous distribué des Bibles ?

Après quelques questions supplémentaires, le gardien nous demanda : « Qui êtes-vous ? »

« Je suis une fille de Dieu », répondit Maryam.

« Alors, je dois être son fils, non ? » riposta-t-il sarcastiquement.

« Tout à fait ! » déclara Maryam triomphalement.

Le fonctionnaire bondit, livide de colère : « Blasphème ! Arrêtez vos blasphèmes contre l'islam ! Arrêtez ! Arrêtez ! »

Sa réaction effraya une des gardiennes qui conseilla à Maryam d'arrêter de discuter. « Ce sont des gens dangereux, murmura-t-elle. Vous n'avez pas intérêt à les mettre en colère. »

« Le tribunal décidera, poursuivit le gardien. Ensuite, vous verrez ce qu'il adviendra ! »

Nous sommes allées au bloc de détention qui nous était désormais bien connu, avons choisi deux couvertures nauséabondes et nous sommes enveloppées sur le plancher. Nous étions toutes les deux trop exténuées pour pouvoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Oui, je le crois. »

« Demandez-lui alors de vous l'expliquer, puisque mes paroles sont insuffisantes. Ce sont là des vérités que seul le Seigneur peut révéler à chacun dans son cœur. Il ne s'agit pas de discuter ou de lire un livre. Si vous voulez vraiment des réponses, priez le Seigneur dans votre propre langue – vous n'êtes pas obligé de prier uniquement en arabe – et demandez-lui de vous montrer la vérité. »

Le premier garde fut ravi de ce conseil, mais son collègue n'était toujours pas convaincu.

« Si vous voulez sincèrement la vérité et si vous priez pour l'avoir, lui dis-je, le Seigneur vous la montrera. Mais si vous voulez juste discuter, vous perdrez mon temps et le vôtre. »

À ce moment-là, M. Haghghat entra dans la salle et la conversation fut brusquement interrompue.

Après plus de deux heures, un autre garde vint me conduire à mon entrevue. Maryam et moi nous sommes croisées dans les escaliers. « Tout va bien, me dit Maryam en se voulant rassurante. Nous ne sommes pas torturées. Dis simplement la vérité. »

Je me suis dit : *C'est étrange qu'elle me conseille cela. Un de mes problèmes dans la vie est justement que je ne suis pas capable de mentir même quand j'en ai besoin.*

À mon arrivée dans son bureau, M. Rasti m'invita à m'asseoir. « Je suis tellement désolé de vous faire encore une fois endurer cela, dit-il en s'excusant. C'est juste que ce sont les règles. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Qu'était devenu le rude et irrespectueux M. Rasti que j'avais rencontré auparavant ?

« Nous avons trouvé des photos sur votre ordinateur portable qui ont été prises en Corée, commença-t-il. Quelle est votre relation avec l'Église coréenne ? »

« Nous étions en Corée pour rendre une visite à une amie.

Pendant notre séjour là-bas, nous sommes allées à un festival pour femmes, organisé par l'église. »

« Avez-vous visité d'autres églises là-bas ? »

« Il est courant pour des chrétiens de visiter différentes églises quand ils voyagent. »

« Nous savons que vous avez une église domestique parce que nous avons trouvé ces notes pour un discours. »

« Ce sont mes propres notes d'une étude biblique, répliquai-je. Vous verrez que j'écris sur les déceptions, les difficultés et les défis de faire confiance au Seigneur pendant les moments difficiles, mais que la foi est la clé du succès. Y a-t-il quoi que ce soit de fautif à cela ? »

M. Rasti ignore ma question et poursuit avec une longue série d'interrogations au sujet de photos, de noms et d'autres informations dont il avait pris connaissance en fouillant dans mes affaires personnelles. Heureusement, personne n'avait découvert plus d'informations sur le voyage que nous avons fait, Maryam et moi, en Corée du Sud où le christianisme était en plein essor. Grâce à un réseau d'amitiés, nous avons été invitées à une conférence de *leadership* là-bas, où les autres participants étaient les épouses de pasteurs et bien d'autres responsables d'église. Nous étions les deux seules jeunes filles chrétiennes d'Iran – notre présence dans cette assemblée relevait du miracle.

La Corée du Sud était propre et prospère, et ses chrétiens étaient enthousiastes et compatissants. Ils montraient leur foi, non seulement en paroles, mais en actes aussi. Quel contraste avec l'Inde, où nous étions allées partager le message du Christ avec des prostituées et apprendre à nous occuper d'elles.

Heureusement, les autorités iraniennes n'ont jamais trouvé des preuves de ce travail non plus. Nous étions là-bas avec une organisation chrétienne qui, parfois, rachetait des enfants

prostituées afin de les sauver. Lorsque nous visitons les quartiers chauds où les jeunes prostituées vivaient, nous devions nous déplacer avec des gardes du corps. C'était un endroit dangereux et sale. Beaucoup de gens avaient contracté le SIDA. Certaines prostituées nous ont demandé de prier pour elles à l'église, ce qui, pour nous, était un honneur. Nous avons également parlé avec une assemblée chrétienne là-bas et avons distribué des Bibles indiennes dans les magasins.

Après mon interrogatoire, je retrouvai Maryam et nous comparâmes les notes de nos sessions. Nous nous demandâmes pourquoi M. Rasti s'était comporté avec nous aujourd'hui de manière si différente que par le passé. Nous fûmes emmenées dans une cellule sale et sombre sous la cage d'escalier et laissées seules.

Plus tard, une jolie jeune fille, petite de taille, nous rejoignit. Quand nous lui fîmes part des accusations portées contre nous, elle nous demanda de prier pour elle. Elle était mariée depuis six mois. Toutes les fois où elle refusait d'avoir des relations sexuelles avec son mari, il lui ligotait les mains et les pieds, et la violait. Elle s'enfuit chez ses parents et déposa une demande de divorce. Mais, selon la loi islamique, seul le mari peut demander le divorce. Légalement, elle ne peut pas obtenir le divorce sans le consentement de son mari. Elle resta quand même chez ses parents et trouva un travail.

Un jour, elle accepta de se faire accompagner au travail par un de ses collègues. Son mari, qui la suivait, alerta les *Basiji* et la fit arrêter, en prétendant qu'elle le trompait avec l'homme qui l'accompagnait. Bien que le mari n'eût aucune preuve pour soutenir ses accusations, la parole d'un homme vaut officiellement le double du poids du témoignage d'une femme devant un tribunal islamique. Ainsi, elle resterait en prison jusqu'à ce qu'elle accepte de retourner chez son violent conjoint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait personne d'autre qui attendait pour voir le juge, mais il avait été offensé par nos rires. Il avait tendance à être beaucoup plus indulgent avec les prisonniers qui le flattaient et qui demandaient grâce. Or, toutes les fois que nous l'avons rencontré, nous lui avons paru confiantes et courtoises. Cela l'agaça et il refusa donc de nous voir.

À notre arrivée à Vozara, il était près de minuit. Une nouvelle prisonnière gisait sur le sol devant notre cellule : une adolescente accro au *crystal meth* en état de sevrage. Elle était presque dans un état comateux, incapable de se tenir debout et apparemment inconsciente de ce qui lui arrivait. Une des gardiennes lui donnait des coups de pied.

« Lève-toi ! Lève-toi ! criait-elle. Rentre dans ta cellule, espèce de vermine ! » La fille était totalement impuissante. La gardienne la poussa à coups de pied dans notre cellule comme un tas de vieux chiffons.

Le lendemain matin, je fus réveillée par une terrible douleur à l'abdomen : des problèmes de rein que j'avais eus par le passé et qui réapparaissaient aujourd'hui en raison du stress, de la mauvaise nutrition et des planchers froids. Il fallait que j'aille aux toilettes, j'ai appelé la gardienne pour qu'elle me déverrouille la porte, mais mes cris sont restés sans réponse. Le temps que les gardiennes viennent ouvrir les cellules à l'horaire habituel du matin, j'avais déjà mouillé mes habits. J'ai eu peur de perdre tout contrôle et ai espéré que le problème ne subsiste pas dorénavant. Quand la porte fut enfin déverrouillée, je pus laver mes vêtements dans le lavabo en mettant sur moi mon manteau, le temps qu'ils sèchent.

Comme les congés du Nouvel An approchaient, la plupart des prisonnières furent appelées et relâchées ce matin-là, seules restèrent quelques maquerelles, la jeune toxicomane de la veille, Maryam et moi. Bien que la fille semblât toujours étourdie et

incommodée, elle allait mieux que le jour de son arrivée. Lorsque nous lui demandâmes comment nous pouvions l'aider, elle dit seulement quelques mots avant de commencer à fondre en larmes. Sa voix produisit un son étrange, faible et grinçant. Pendant que nous la réconfortions, elle nous raconta son histoire.

Elle était tellement accro à la méthamphétamine⁷ qu'elle en mangeait une partie, ce qui endommageait sa trachée et ses cordes vocales. Sa famille avait essayé de l'aider et elle fut capable d'y renoncer pendant un certain temps, mais elle venait de rechuter. Elle marchait à travers Téhéran à la recherche d'un centre de traitement lorsqu'un homme charitable la recueillit. Il lui donna un peu d'argent et la déposa devant un hôpital. Le personnel hospitalier lui dit alors que ce n'était pas un centre de désintoxication et la renvoya. De nouveau dans la rue, elle demanda de l'aide à des agents de police. Mais, au lieu de l'aider, ils la battirent et la conduisirent à Vozara.

« Il n'y a personne sur terre qui puisse m'aider », dit-elle à travers ses larmes.

« Le Seigneur va t'aider, lui assurai-je. Il ne répondra pas à tes supplications à coups de pied et de poing. »

Maryam et moi lui racontâmes alors un peu notre vie et notre parcours chrétien. « Aie confiance en Dieu. Va dans une église quand tu sortiras et là, tu trouveras de l'aide auprès des personnes qui t'accueilleront. » Son expression changea et passa du désespoir à une vive espérance. « J'irai dans une église et je ne toucherai jamais plus à la drogue », dit-elle avec confiance. Je l'étreignis pendant qu'elle pleurait, lui donnai un peu d'argent et lui souhaitai la bénédiction du Seigneur.

À la fin de la journée, toutes les prisonnières, sauf nous deux, avaient déjà été appelées pour aller au tribunal et toutes, sauf

une, avaient été libérées sous caution. La femme du pilote fut la dernière à y aller et fut envoyée en prison. On nous laissa complètement seules dans le bloc.

Nous avons marché le long du couloir, entrant dans chaque cellule et évoquant les femmes que nous y avons rencontrées. Selon la loi, les prisonniers ne devaient pas passer plus de trois jours au centre de détention de Vozara et pourtant, nous y étions déjà depuis deux semaines. Pendant ce temps, nous avons donné notre témoignage à des dizaines de femmes que nous n'aurions jamais rencontrées si les autorités avaient suivi la règle habituelle des trois jours. Quel miracle que d'avoir pu rencontrer et encourager tant de femmes ! Ce que l'homme avait planifié pour le mal, Dieu l'avait utilisé pour son bien et pour sa gloire. Les gens qui nous avaient arrêtées pensaient que nous étions misérables. Mais, en réalité, nous avons partagé l'Évangile derrière les barreaux encore plus ouvertement que nous n'avons jamais pu le faire à l'extérieur. Même les deux gardiennes qui avaient été particulièrement méchantes avec nous ont fini par s'excuser, ce dernier jour, de leur façon d'agir et nous ont demandé de prier pour elles.

À présent, alors que nous visitons chaque cellule, nous nous mettons à prier pour les personnes qui avaient été enfermées là. Nous espérons qu'elles avaient toutes retrouvé leur liberté, que nous avons été des témoins fidèles pour elles et qu'elles continueraient à écouter l'Esprit du Christ se manifester dans leur cœur. Nous avons ensuite commencé à penser à toutes les femmes qui seraient enfermées là après notre départ. Comment pouvions-nous leur tendre la main ?

Il y avait des endroits humides dans les murs où des morceaux de plâtre s'étaient détachés. Les utilisant comme des craies, nous avons écrit des versets de la Bible et des messages chrétiens partout sur les murs et sur les plafonds où les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Je n'arrive pas à y croire, répondit-elle. Comment peuvent-ils emprisonner quelqu'un en raison de sa foi ? »

Sans entrer dans trop de détails, je lui dis simplement que nous étions accusées d'activités contre le régime. Devinant mon hésitation, Silva nous fit part de son histoire.

« Je suis Iranienne, mais mon héritage familial est arménien, dit-elle. Il y a un an environ, je suis allée en Arménie pour travailler pour International Research and Exchange⁹. J'ai aidé à offrir à des experts iraniens, dans le domaine de la santé de la mère et de l'enfant, l'opportunité de voyager aux États-Unis et de consulter leurs homologues là-bas. Je suis souvent revenue en Iran pour rencontrer des candidats iraniens à ce programme. J'ai été présentée aux docteurs Arash et Kamiar Alaei, célèbres pour leur travail sur le SIDA et la santé internationale. Ma dernière visite fut beaucoup plus longue que prévu. En juin 2008, les agents de sécurité sont venus chez moi à Téhéran et m'ont emmenée dans un hôtel pour un interrogatoire. Ils m'ont dit qu'ils me surveillaient depuis des mois, enregistrant chacun de mes déplacements avec une caméra de sécurité. Je n'avais pas soupçonné qu'ils avaient quelque chose à redire au sujet de mon travail. En fait, le gouvernement iranien avait même invité les employés d'IREX en Iran quelques années plus tôt, mais c'était à l'époque du président réformiste, Khatami.

Après avoir passé le reste de la journée à répondre aux questions, j'ai demandé à la police si je pouvais assister au mariage d'une de mes amies qui devait avoir lieu plus tard dans la soirée. « Vous n'irez nulle part pendant un certain temps », m'ont-ils répondu. Ce soir-là, au lieu de me réjouir avec mon amie, je fus amenée ici, à la prison d'Evin. »

Elle subit une série d'interrogatoires intensifs les premiers jours et fut maintenue en cellule d'isolement. « Ils exigeaient

que j'avoue des choses qui n'étaient pas vraies. Par exemple, ils voulaient que je dise que les frères Alaei étaient à la tête des programmes que je gérais à IREX. Or, ce n'était pas vrai et j'ai refusé de le dire. »

Elle était à la Section 2 depuis trois semaines et maintenant, elle était très heureuse de rencontrer deux jeunes filles chrétiennes. Son histoire nous conquiert et nous l'avons crue.

Tout au long de la soirée, le haut-parleur annonça les noms des personnes qui étaient libérées. Vers vingt-deux heures trente, le lit au-dessus de celui de « Maman » se libéra. Je savais que Marziyeh avait un problème de dos depuis un certain temps, je pris un coin sur le sol pour lui donner une chance de dormir dans la couchette. À ce moment-là, bien que les chambres individuelles ne fussent pas verrouillées, les lumières furent toutes éteintes, excepté une petite veilleuse dans chacune des cellules

Après minuit, un groupe de femmes moudjahidines furent libérées, ce qui dégagait des couchettes supplémentaires dans notre chambre. « Vous êtes chanceuse, me dit une des femmes alors que je grimpais sur un des lits nouvellement libéré. La plupart des gens doivent dormir sur le plancher pendant la première semaine ou plus. » Après avoir dormi par terre à Vozara, les quatorze derniers jours, même un matelas mince et sale, à la prison d'Evin, avait la texture d'un nuage.

Je me réveillai au son de hurlements. Pendant un moment, j'eus un flashback de nos premiers jours à Vozara quand Leila accueillait le matin en criant pour une cigarette. À présent, c'était Mme Imani – une jeune femme, mince et nerveuse, qui lisait le Coran et égrenait son chapelet des heures durant – qui faisait tout ce tapage pour pouvoir utiliser le téléphone. Chaque détenue était autorisée à utiliser le téléphone une fois par jour. Les anciennes prisonnières avaient droit à davantage de minutes

que les nouvelles arrivantes et celles qui étaient condamnées à une plus longue détention avaient encore plus de temps que toutes les autres. Les prisonnières avaient la possibilité de vendre leur temps à leurs codétenues, généralement contre des snacks de l'intendance. Chaque jour, Mme Imani passait le plus de temps possible au téléphone ; elle marchandait ou harcelait ses codétenues pour un peu plus de temps et elle le prenait simplement là où elle trouvait la possibilité de le faire. Toutes les fois qu'un téléphone était disponible, elle voulait en faire bon usage.

Marziyeh et moi prîmes notre petit-déjeuner avec « Maman ». Nous avons remarqué que les autres dans la salle l'évitaient et qu'elle était isolée. Nous avons de la peine pour elle. Parce qu'elle avait des difficultés à marcher, nous lavions sa vaisselle et l'aidions à aller aux toilettes. Avec six toilettes et lavabos pour plus d'une centaine de femmes, l'attente était souvent très longue, particulièrement pour les plus âgées qui avaient du mal à rester debout.

Plus tard, ce matin-là, nous eûmes une longue conversation avec Sanaz, la dame emprisonnée à cause du chèque sans provision de son frère. Elle trouvait très dur d'être séparée de ses enfants pendant les fêtes. « Je ne sais pas pourquoi Dieu ne résout pas mes problèmes », dit-elle tristement.

« Peut-être Dieu se sert-il de cela pour vous préparer à quelque chose de plus grand, suggéra Marziyeh. Au lieu de vous plaindre, demandez-lui la sagesse de comprendre ce qu'Il souhaite vous apprendre. Laissez vos problèmes à Dieu. Peut-être veut-Il vous donner un plus grand cadeau et vous a-t-Il mise ici parce que c'était le seul moyen d'attirer votre attention. »

Sanaz réfléchit un moment. « Vous avez peut-être raison. Je ne prie Dieu que pour qu'il trouve des solutions à mes problèmes, jamais pour l'honorer. Dorénavant, je vais demander à Dieu de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connu sous le nom de PJAK¹⁰, qui vise à instaurer des droits politiques pour les Kurdes en Iran et à créer un état kurde autonome.

Elle était de Deym Gheshlagh, un village près de Maku, dans la province de l'Azerbaïdjan occidental d'Iran. Elle fut introduite au PJAK par une amie et participa à leurs camps d'entraînement en Turquie et en Iraq. En 2008, elle fut arrêtée par les corps du Sepah dans le quartier de Shahrak-e Gharb à l'ouest de Téhéran ; elle fut accusée de transporter des explosifs et d'être membre du PJAK. Les corps du Sepah sont les soldats les plus impitoyables de la Garde Révolutionnaire, de cruels assassins mandatés pour protéger le système islamique d'Iran de ses ennemis internes. (Et dans le cas où il y aurait un doute sur leurs intentions ou leurs tactiques, leur symbole est un bras levé brandissant une mitrailleuse.)

Ils emmenèrent Shirin à la Section 240, où les prisonniers politiques arrêtés par la Garde sont conduits pour des interrogatoires spéciaux. Ils l'interrogèrent pendant un mois, bien qu'elle ne comprît pas très bien leurs questions puisqu'ils s'adressaient à elle en farsi et qu'à l'époque, elle ne comprenait que le kurde. Depuis, elle avait appris le farsi en prison. À vrai dire, la barrière linguistique était un avantage ; c'était une bonne excuse pour ne pas répondre à leurs questions.

Pendant vingt jours, elle leur tint tête et ne dit rien, pas même son nom. Ce qui les fit enrager. Ils lui donnèrent des coups de pieds dans l'estomac jusqu'à ce qu'elle vomît du sang, la giflèrent et lui donnèrent des coups au visage. Ils la fouettèrent sur la plante des pieds avec des ceintures de cuir. Ils la suspendirent à l'envers au plafond et lui cognèrent la tête contre le mur à maintes reprises. Ils crièrent si fort dans ses oreilles qu'elle sentit ses tympan éclater. Ils brandirent un revolver vers

sa tête en la menaçant de tirer. Un de ses tortionnaires se lavait les mains, comme s'il faisait ses ablutions avant ses prières, et lui disait que ce qu'il s'apprêtait à lui faire était un acte sacré pour l'amour de Dieu. Il levait les yeux vers le ciel en disant : « Mon Dieu, je vous prie d'accepter de moi ce sacrifice. » Ensuite, il battait Shirin pendant des heures jusqu'au moment de la prière musulmane suivante. À l'heure prescrite, il arrêta de la battre et s'agenouilla en prière. Une fois la prière achevée, il revenait à la charge. Une fois, après une séance de coups particulièrement barbare, Shirin perdit connaissance pendant trois jours. Pendant ce temps, elle fut transférée à la Section 209. Quand elle se réveilla, les interrogatoires reprirent, mais avec une moindre intensité.

Je pris la main de Shirin et nous continuâmes à parler pendant que nous marchions lentement en rond autour de la cour. Elle me raconta la terrible pauvreté et les restrictions imposées aux filles kurdes et me dit que son plus grand souhait était de pouvoir les aider d'une façon ou d'une autre. Bien qu'elle n'eût que vingt-huit ans, c'était beau de voir sur son visage toute une vie de souffrance et de tristesse, et, dans ses yeux, une lutte héroïque. Ses cheveux devenaient de plus en plus effilés, son visage et sa peau secs, et ses yeux livides de malnutrition.

Plus tard, je présentai Shirin à Marziyeh et nous devînmes toutes les trois de très proches amies. Après avoir entendu l'histoire de Shirin, Marziyeh me dit : « Nous devons apprendre de Shirin comment lutter pour la justice. Si elle est prête à souffrir autant pour défendre ses convictions nationalistes et politiques, ne devrions-nous pas être en mesure d'en faire autant pour notre foi en Dieu ? »

L'histoire de Shirin était édifiante. Bien qu'elle eût subi une monstrueuse brutalité, elle n'était jamais méchante avec les autres, ni ne médissait d'eux derrière leur dos. C'était un roc de

courage et de détermination. Elle gardait courageusement ses pensées pour elle-même, bien que je l'entende certaines nuits pleurer silencieusement sous ses couvertures. Elle avait une prédilection spéciale pour les enfants de la chambre 4. Toutes les fois que nous en portions un petit, tout enjouée, elle criait : « Passe-moi ce bébé avant que tu ne le tues ! Je sais tout sur l'éducation des enfants. J'ai élevé tous mes frères et sœurs. » C'était presque incroyable de la voir jouer avec tant de tendresse et de compassion et de savoir qu'elle avait été torturée pendant des jours, sans arrêt, pour le crime de *moharebeh*¹¹.

Certains jours, pendant la pause, Marziyeh, Shirin et moi allions dans la cour discuter avec les filles qui vivaient à l'étage inférieur. Shirin écoutait attentivement ce que nous disions. Un jour, alors qu'elle était seule avec moi, elle me demanda : « Pensez-vous que ce que vous dites à ces filles aura un quelconque effet sur elles ? Pensez-vous qu'elles changeront ? » « C'est possible, lui dis-je. Nous devons faire notre part. Dieu se chargera du reste. » Shirin rit. « Je comprends qu'ils avaient de bonnes raisons de vous arrêter ! Vous étiez vraiment en train de faire du prosélytisme. » Elle me donna une tape amicale. Je la lui rendis. Nous continuâmes ainsi à nous taper en rigolant jusqu'au fou-rire.

Comme Marziyeh et moi nous faisons de plus en plus d'amies, « Maman » devenait extrêmement jalouse et possessive de notre temps et de notre attention. Si elle nous voyait parler avec quelqu'un d'autre, surtout si c'était pour la reconforter ou la prendre dans nos bras, elle faisait la moue et nous appelait pour venir nous asseoir près d'elle. Nous avons commencé à l'aider à aller aux toilettes, à lui faire quelques tâches ménagères et à l'accompagner au vestibule lorsque la préposée de la clinique venait lui faire une piqûre d'insuline – malgré les récriminations

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

espoir jusqu'à ce qu'elles eussent entendu parler du vrai Dieu. En surface, le milieu carcéral semblait être sans issue. Mais dans le même temps, la vérité de Jésus, Son amour pour les pécheurs, et Son rachat de leurs péchés, était un miracle pour ces détenues, un baume, même pour les plus vieilles et les plus douloureuses blessures de leurs âmes. La plupart de ces femmes avaient perdu tout espoir de salut en raison de la représentation que l'islam se fait de Dieu, un dieu de châtement et de vengeance, un dieu qui réclame l'impossible et qui n'a pas de pitié pour ceux qui n'y arrivent pas. La prise de conscience que Dieu est leur Père et qu'Il les aime inconditionnellement, simplement comme elles sont, fut pour elles une révélation qui bouleversa leurs vies. Et puisque nous étions déjà en prison pour la promotion du christianisme, nous pensâmes que nous pouvions tout aussi bien crier la bonne nouvelle de Jésus-Christ sur tous les toits.

Peu de temps après, alors que je nettoyait sous le lit de « Maman », je découvris une boîte oubliée depuis longtemps de ce qui semblait être des ordures. Je demandai à Mme Mahjoob si elle savait à qui cette boîte appartenait. Mme Mahjoob me dit que quelque prisonnière, déjà partie, avait dû l'oublier et que je devais tout simplement la jeter. Comme je portais la boîte à la poubelle, je regardai à l'intérieur, au cas où : même les ordures peuvent avoir une certaine valeur en prison. À ma grande surprise, je trouvai un évangile de saint Luc de poche, mélangé à des débris et des déchets.

Je le glissai rapidement sous ma couverture. J'avais hâte d'être au lit cette nuit pour commencer à lire. Quand l'heure du couvre-feu arriva, je sortis le petit livre et ouvris la couverture. Sur la page de garde, il y avait une inscription et la signature de Mgr Ramsey, l'ancien archevêque de Canterbury et chef de l'Église anglicane à travers le monde, qui l'avait certainement

offert en cadeau. Quel trésor et quel miracle de l'avoir trouvé !

Il est très difficile de décrire ce que l'on ressent à lire les Écritures quand on en a été privé pendant un mois. Chaque page, chaque mot, chaque lettre étaient une bénédiction. Un banquet pour l'âme affamée. Maryam et moi décidâmes de le partager avec celles qui seraient intéressées. Nous le prêtâmes d'abord à Mme Mahjoob. Quand elle eut fini, nous le donnâmes à Mana. Lorsque cette dernière le vit, elle écarquilla les yeux de choc et de stupéfaction.

« Dieu a exaucé tes prières, lui dis-je en le lui donnant. Maintenant, tu peux lire une partie de la vraie Bible que tu as toujours désirée. » Comme la nouvelle circulait, beaucoup, beaucoup de prisonnières demandèrent à le lire. En peu de temps, des dizaines de femmes avaient jeté pour la première fois les yeux sur les vraies Écritures chrétiennes, en lisant ce petit volume signé par l'un des plus puissants hommes d'Église, qui était mort depuis plus de vingt ans et dont l'Évangile de poche avait miraculeusement abouti sous un lit dans une prison de femmes en plein Iran islamique.

Les congés touchaient à leur fin. Les tribunaux allaient bientôt rouvrir et les petites libertés dont nous avons joui allaient probablement être restreintes. Souvent, dans l'après-midi, Maryam et moi faisons des promenades dans la cour ou les cents pas dans le couloir, avec Shirin et Silva. L'un des derniers jours de *Norouz*, au coucher du soleil, nous contemplâmes le ciel. Regarder le ciel derrière les hauts murs d'une prison donne la sensation d'avoir le cœur lourd. Parfois, à sentir le vent sur nos visages, nous nous imaginions être les oiseaux que nous voyions voler si gracieusement là-haut, agiles et libres. Nous regardions à travers l'unique fenêtre du couloir la seule colline que nous pouvions apercevoir au loin et nous nous demandions ce que cela pouvait faire de courir pieds-nus le long de la crête.

Shirin demanda : « Pensez-vous que Dieu nous regarde ? Pensez-vous seulement qu'Il nous voit ? »

« Oui, répondit Maryam, je le crois. »

« Alors, pourquoi ne fait-Il rien ? Pourquoi est-Il silencieux face à tant d'injustices ? Est-ce qu'Il aime nos oppresseurs plus que nous ? »

« Je ne sais pas pourquoi Il ne fait rien, déclara Maryam. Peut-être bien qu'Il est en train de faire quelque chose, mais que nous ne pouvons pas le voir. Je ne sais pas pourquoi Il est silencieux. Mais je ne crois pas que son silence sera long. Parfois Dieu se tait ; et d'autres fois, Il parle. »

« Je ne comprends pas votre Dieu, dit Shirin. Quel genre de Dieu verrait toutes ces années de misère et d'adversité sans faire quoi que ce soit pour nous secourir ? Est-ce qu'Il attend que tous les jeunes en Iran soient tués et, alors, peut-être réagira-t-Il ? »

« J'ai moi-même beaucoup de questions similaires, admit Maryam, mais Dieu n'a pas encore répondu à toutes mes interrogations. Toutefois, je suis sûre que Dieu aime ses enfants plus que toi et moi ne les aimons. »

Quelquefois, nous nous installions toutes les quatre devant la fenêtre du couloir et regardions notre colline, le ciel et les oiseaux qui chantaient des hymnes, en les enviant pour leur liberté et leur capacité à voir tout le ciel et non le seul petit carré qui nous était visible. Pendant que nous regardions, nous chantions à tour de rôle. Les chants kurdes de Shirin étaient beaux et mélancoliques. Elle nous demandait toujours de chanter l'hymne qui disait : « Mon cœur est dans Tes mains. Ma vie est remplie de Ton amour. Je suis portée par le monde. Tu es mon Sauveur. » Quand nous chantions, les gens qui passaient dans le couloir s'arrêtaient pour écouter. À présent que les fêtes s'achevaient, nous apprécions de nouveau notre petit rituel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lorsque j'eus promis de garder son secret, Shahin me dit : « Je suis chrétienne moi aussi. Je suis membre d'une église domestique. Au début, j'étais si enthousiasmée par Jésus que j'ai tout raconté à ma famille. Après qu'ils se sont opposés à moi, j'ai continué à aller à l'église en secret. Je suis en prison parce que mon mari et moi devons de l'argent à mon frère. Il aurait pu me pardonner, ou au moins payer ma caution pour que je puisse être avec ma fille, mais il veut maintenir la pression sur mon mari pour qu'il lui paye la totalité de la dette. Une de mes amies à la prison m'a parlé de vous et je me suis dit que je devais vous demander de prier pour moi. »

Son amie en question était Ziba, une femme que nous connaissions et qui vivait à l'étage inférieur. Elle avait été arrêtée sur des accusations de prostitution, mais elle travaillait à l'étage supérieur, le nôtre, pendant le jour. Ziba s'était séparée de son mari toxicomane, mais ne pouvait pas obtenir le divorce sans sa permission. Après avoir déménagé chez une de ses connaissances, elle remarqua que de nombreux hommes venaient à l'appartement ; ceux-ci se disaient être de la famille. Un jour, la police fit une descente dans l'appartement et c'est alors que Ziba apprit que son hôtesse gérait un réseau de prostitution depuis son appartement et avait projeté de l'entraîner dans cette entreprise. Elle était en prison depuis trois mois et n'avait aucun moyen de rassembler la caution. Son seul espoir provenait d'un vieux voisin de sa sœur. Il lui offrait de payer sa caution en échange de faveurs sexuelles dans le cadre d'un *sigheh*, le mariage islamique temporaire. Jusqu'ici, elle avait refusé, mais son besoin de voir sa jeune enfant devenait de plus en plus grand.

« S'il vous plaît, priez pour moi, me demanda-t-elle. Je suis complètement désespérée. »

« Si vous vous repentez et avez la foi, Dieu vous aidera à sortir

de cette situation, lui assura Marziyeh. Ceci est un test de votre foi. Si vous choisissez le *sigheh*, cela voudra dire que vous ne faites pas confiance à Dieu. »

« Mais ça fait trois mois que je suis ici, dit-elle, découragée. Qu'est-ce qui pourrait changer pour me venir en aide ? »

« Les œuvres de Dieu sont étonnantes, répondit Marziyeh. Il pourrait vous aider d'une façon que vous n'auriez jamais imaginée. Mais il vous teste avant. Je crois que vous devriez lui demander de l'aide et, aussi, prier pour le voisin de votre sœur qui vous a fait cette offre. »

« Pensez-vous qu'il pourrait changer d'avis ? »

« Rien n'est impossible à Dieu. Je sens que vous allez être libérée dans deux semaines. »

Bien que sceptique, Ziba pria sincèrement pour pouvoir pardonner au voisin de sa sœur et pour que son cœur change. Nous priâmes pour elle également. En fin de compte, les prédictions de Marziyeh se révélèrent exactes. Un matin, Ziba accourut vers nous, rayonnante de joie.

« Je viens d'appeler ma sœur, dit-elle. Vous ne le croirez jamais ! Son voisin est venu la voir pour s'excuser d'avoir suggéré le *sigheh* et lui a demandé pardon. Pour se faire pardonner de Dieu, il a offert de déposer les actes d'une propriété en caution pour que je puisse sortir et voir mon enfant. Il lui a dit qu'il regrettait sa demande initiale, mais qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il avait changé d'avis. »

« Je crois que c'est arrivé grâce à vos sincères prières, lui dit Marziyeh. N'oubliez pas vos promesses faites à Dieu. N'oubliez pas de mettre toute votre foi en Lui. »

« Je n'oublierai jamais ! dit-elle gaiement. Et je n'oublierai jamais votre gentillesse. J'espère qu'un jour, vous aussi, vous serez libérées. »

« Ne vous inquiétez pas pour nous, assura Marziyeh. Notre

tour viendra. » En quelques jours, Ziba fut libérée. Elle nous dit au revoir avec des étreintes et des larmes. Nous ne la revîmes jamais.

Peu de temps après Pâques, Mme Imani, la dame qui semblait si saugrenue et qui, constamment, réclamait l'usage du téléphone, nous donna une nouvelle preuve de ce qu'un grand nombre de prisonnières pensait vraiment de l'islam. Elle était l'une des détenues les plus pieuses, qui semblait nous mépriser d'être chrétiennes. Elle égrenait son chapelet de prières et lisait le Coran des heures durant. À présent, Mme Imani commençait à douter de ce qu'elle avait entendu dire du christianisme. Elle nous demanda alors de vraies réponses.

« Est-il vrai, comme on me l'a dit, que Jésus-Christ croyait à l'islam ? Est-il vrai que Jésus était un prophète qui a promis l'avènement d'une religion plus complète après lui ? Est-il vrai qu'une personne puisse croire aux principes islamiques et dire les prières islamiques cinq fois par jour et croire quand même au Christ ? »

« Non, lui dis-je, rien de tout cela n'est vrai. » On lui avait également donné des informations totalement erronées sur le baptême, la communion et autres. Nous avons bien souvent, au cours de notre ministère, été déjà confrontées à la façon dont certains dirigeants iraniens, dans un besoin impérieux de juguler la marée de la foi chrétienne, avaient systématiquement propagé des mensonges pour empêcher les gens de connaître la vérité.

« J'ai pensé que tel serait le cas », admit-elle. En baissant la voix, elle continua. « J'ai deux enfants à l'école en Ukraine. Ils sont devenus chrétiens et ils reçoivent tant de joie à travers le culte et les prières chrétiens. Ce qu'ils m'ont décrit ne ressemble pas à ce que j'avais entendu dire du christianisme. »

Pendant plusieurs nuits d'affilée, Mme Imani nous posa de nombreuses questions sur Jésus et son Église. « J'aime

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand elle appela son mari quelques heures plus tard, celui-ci lui donna l'incroyable nouvelle : « Ton frère t'a pardonné ! » cria-t-il. Si son mari promettait de payer la dette, son frère paierait la caution de Shahin immédiatement. Non seulement cela, mais son frère s'excusa également pour ce qu'il avait fait en admettant que sa femme l'y avait poussé. Ce qui semblait être une situation sans issue fut miraculeusement transformé en un seul jour.

Habituellement, les prisonnières étaient ravies d'entendre leur nom dans le haut-parleur, car cela signifiait qu'elles étaient libérées, ou au moins que leur cas progressait. Dans le même temps, cet appel pouvait être de mauvais augure, comme par exemple s'il fallait se rendre au tribunal pour entendre le verdict. Six semaines après notre arrestation, nous entendîmes nos noms appelés au haut-parleur de la prison. Cela nous inquiéta et inquiéta encore plus nos amies. Nos chères amies, Silva et Shirin, arrivèrent dans notre chambre en même temps pour nous demander si nous savions pourquoi nous étions convoquées au bureau de la prison. Nous n'en avons pas la moindre idée.

Nous endossâmes le tchador requis et allâmes au bureau. Une femme assise derrière un bureau nous dit : « Vous allez être transférées à la Section 209. Vous devez aller en bas et attendre qu'une garde vienne vous escorter. »

Aussi simple que ça – aucun avertissement, aucune explication. Sans jamais avoir vu une version écrite des accusations portées contre nous, ni avoir parlé à un avocat, nous étions tout simplement envoyées au redoutable quartier 209, la section réservée aux prisonniers politiques, où Silva avait été détenue en isolement cellulaire pendant huit mois et où on avait battu Shirin jusqu'à l'évanouissement et où on lui avait fracassé les dents.

Nous retournâmes à la Section pour dire un rapide au revoir à Silva, Shirin et les autres que nous avons appris à tant aimer. La nouvelle de notre transfert réveilla en elles le souvenir de leurs horribles expériences dans la Section 209 et elles étaient terrifiées pour nous. Après que nous ayons donné les numéros de téléphone de nos sœurs à Silva, avec des instructions pour les contacter au cas où nous ne reviendrions pas, nous embrassâmes tout le monde et descendîmes.

Une demi-heure plus tard, un garde d'âge moyen, dodu et barbu, apparut et aboya : « Mettez correctement vos *hijabs*¹⁸ et suivez-moi. » Il n'y avait rien d'incorrect dans la façon dont nous portions le nôtre, mais il voulait juste nous faire une démonstration de son autorité.

Nous le suivîmes sur une centaine de mètres jusqu'à une petite porte blanche dans un bâtiment en brique rouge. Il nous demanda d'attendre et de ne pas parler entre nous ; ensuite, il disparut à l'intérieur. Une minute plus tard, il revenait avec un bandeau dans chaque main. « Mettez-le », ordonna-t-il. Nous couvrîmes nos yeux et attachâmes les morceaux de tissu derrière nos têtes. « Maintenant, suivez-moi, dit-il sur un ton bourru. Regardez par le bas de votre bandeau et suivez mes pieds. »

Nous sommes entrées et avons entendu la porte se verrouiller derrière nous.

¹⁵ NdT : Cette fête marque le treizième jour après le Nouvel An iranien. Il marque le retour proche à la vie ordinaire. Il est souvent marqué par un pique-nique festif dans la campagne.

¹⁶ NdT : *shishe* signifie « verre » en farsi, une référence à l'aspect de la drogue dans une de ses formes les plus pures. En moins de dix ans, l'usage de la méthamphétamine a explosé au point que près de quatre cent mille Iraniens sont considérés comme dépendants, selon les statistiques officielles.

¹⁷ NdT : environ vingt-sept euros.

¹⁸ Le hijab est le foulard islamique qui doit cacher toutes les mèches des

cheveux d'une femme en public.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mercedeh.

Maryam

Le lendemain, pendant la pause, alors que Marziyeh parlait avec Mercedeh, j'eus l'occasion de parler avec Nazanin.

« Pourquoi es-tu si possessive envers Mercedeh ? » demandai-je.

« Je ne supporte pas de la voir parler à quelqu'un d'autre que moi », dit Nazanin.

« Avez-vous une relation homosexuelle ? »

« Non. Nous en avons une, mais Mercedeh n'en veut plus. Et ce, depuis qu'elle a été torturée. Mais je l'aime tellement ! »

« Penses-tu que Dieu approuverait que deux personnes du même sexe aient une relation amoureuse ? »

« Je ne sais pas. Mais n'êtes-vous pas des amoureuses, Marziyeh et vous ? Ne serait-elle pas jalouse si je te tenais la main ? »

« Marziyeh et moi partageons le même appartement et nous nous aimons beaucoup. Mais il ne s'agit pas d'un amour romantique. Nous n'avons aucun sentiment de possessivité l'une envers l'autre. À certains égards, nous sommes très différentes et chacune permet à l'autre de faire ce qu'il lui plaît. Nous discutons tout le temps avec de jeunes personnes comme Mercedeh pour leur parler de Jésus et non pas pour avoir des relations sexuelles avec elles. »

Pendant que nous parlions, Nazanin, tel un faucon, épiait Mercedeh qui se trouvait de l'autre côté de la cour.

« Es-tu toujours en colère contre Mercedeh parce qu'elle parle avec Marziyeh ? » lui demandai-je.

Nazanin alluma une cigarette. Elle commença à trembler et à pleurer. Je pris sa main.

« Dieu comprend tes sentiments. »

« Non, il ne les comprend pas ! cria-t-elle. Il ne m'aime pas ! Il ne m'a jamais aidée ! Je déteste les hommes et tout ce qui me reste, c'est Mercedeh. Si je la perds, je perdrai le seul espoir qui me reste dans la vie. »

« Pourquoi détestes-tu les hommes ? »

« Je n'ai pas toujours été homosexuelle. J'avais un petit ami que j'aimais beaucoup. Et puis, mon père m'a violée. Après cela, je ne pouvais plus avoir de relation avec mon petit ami. Je me déteste. Je déteste mon père. Je déteste tout le monde, sauf Mercedeh, et je veux la sauver. »

Nous restâmes quelques minutes sans parler en nous tenant la main, pendant que Nazanin pleurait et regardait Mercedeh. Mon cœur fut envahi par le souvenir de mon propre père, qui m'aimait tellement et que j'aimais en retour. Comme j'aurais souhaité que Nazanin ait pu connaître une telle paix et une telle sécurité dans son passé. Je priai pour elle, afin qu'elle puisse sentir l'amour pur d'un père, de son Père céleste, et qu'elle se sente entourée de la bonté du Christ. Je ne sus pas si le message l'avait touchée ou pas.

Une jeune fille fut envoyée au premier étage. Nous ne l'avions jamais vue auparavant et Marziyeh eut l'occasion de la rencontrer le premier soir de son arrivée. Nous la vîmes toutes les deux le lendemain durant la pause. Elle avait une vingtaine d'années et était très mince. Silencieuse et polie, elle était exceptionnellement propre et faisait très attention à sa tenue et à ses manières. Elle semblait isolée et solitaire. Nous apprîmes son histoire poignante par Arezoo.

Son nom était Zeynab Nazarzadeh et elle venait de province. Elle était en prison depuis trois ans pour meurtre. Très jeune, elle avait été contrainte à accepter un mariage arrangé avec son

cousin. Dès le départ, il l'avait battue et humiliée. Personne ne lui était venu en aide et un divorce – difficile à obtenir dans les meilleures conditions dans les provinces – était impossible sans la permission de son mari. Un jour où il l'attaquait avec des coups et des insultes, elle lui lança un maillet à piler la glace et, visant sa tête, le tua. Sa tante porta plainte contre elle et réclama le châtement d'exécution capitale pour la mort de son fils.

En Iran, la loi est dans les mains de la partie lésée. Celle-ci peut choisir de porter plainte, de consentir à un certain dédommagement ou de pardonner au fautif. Ce qui signifie qu'il n'y a pas de cohérence ou de responsabilité dans la loi. Le système juridique en Iran est basé sur la vengeance et non sur la justice. La tante demanda la vie de Zeynab en échange de la vie de son fils. Nous priâmes de toutes nos forces pour que la tante changeât d'avis ou que quelqu'un prît la défense de Zeynab. Durant ses trois années d'emprisonnement, elle n'avait jamais rencontré d'avocat parce qu'elle n'en avait pas les moyens. En trois ans, elle n'avait reçu aucun visiteur. Cette nuit-là, nous remarquâmes que les autres femmes lui accordaient une attention particulière et essayaient de lui faire plaisir.

Le lendemain, à vingt-deux heures, le haut-parleur appela le nom de Zeynab. Elle se présenta au bureau. Ses amies avaient peur. Une fois qu'une exécution était décrétée, la prisonnière était emmenée en cellule d'isolement pour sa dernière nuit. C'est typiquement la première et seule indication qu'une exécution est sur le point d'être effectuée.

Quelques heures plus tard, nous apprîmes que la tante de Zeynab avait accepté ses excuses et lui avait pardonné. Nous célébrâmes notre joie jusque tard dans la nuit. Mais c'était un faux espoir. Le lendemain matin, nous nous réveillâmes au son du *hazan*, l'appel à la prière islamique du matin. Et c'est alors que nous apprîmes que Zeynab avait été exécutée par pendaison

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bouton pour que la gardienne m'accompagne aux toilettes. Elle ouvrit la porte, me banda les yeux et me conduisit dans le couloir. Une fois dans les toilettes, je fus autorisée à ôter mon bandeau. Un reflet derrière le lavabo attira mon attention. Entre la cuvette et le mur, reposant sur un tuyau, il y avait une croix fabriquée avec le couvercle d'un yaourt en plastique.

Marziyeh cherche à communiquer !

Je savais que, si elle utilisait les mêmes toilettes que moi, cela voulait dire que nous nous trouvions au même étage. J'avais le cœur plein de joie en cachant ce témoignage dans ma poche et je remis mon bandeau. J'avais hâte de raconter ça à Fereshteh.

Plus tard, dans l'après-midi, je fabriquai la même croix et la laissai au même endroit dans la salle de bains. Quand j'entendis quelqu'un dans la cellule voisine qui revenait des toilettes, toussant et traînant des pieds, je sus que c'était Marziyeh qui essayait de me dire qu'elle avait reçu mon message. Je tentai quelques cognements sur le mur et la réponse rapide que je reçus me confirma que je ne m'étais pas trompée.

Lors de ma visite suivante aux toilettes, j'avais hâte de voir si quelque chose de nouveau était caché. Cette fois, je trouvai un petit mot fabriqué à partir de lettres d'un journal, collé à un morceau de papier hygiénique avec du dentifrice. Il disait : « comment vas tu avec qui es tu » (nous respectons le manque de ponctuation du message, ndle).

Folle de joie, il me fallait maintenant trouver un moyen de répondre. Le seul papier que j'avais dans ma cellule, c'était le Coran de Fereshteh, mais je n'aurais jamais osé y toucher. Je scrutai notre toute petite cellule et mes yeux tombèrent sur un tube de dentifrice dans son emballage en carton. Je pris l'emballage, l'aplatis et le badigeonnai de pâte. Lorsqu'elle eut séché, j'écrivis ma réponse à l'aide de mon ongle : « Bien avec Fereshteh ». Et je laissai mon bout de carton dans les toilettes.

Notre communication par « espion souterrain » survécut aussi longtemps que nous fûmes séparées. Nous nous écrivions avec du dentifrice, nous échangeions des croix, des étoiles, des fleurs. Dieu nous protégeait à chaque instant.

Marziyeh

Après que nous avons été séparées, Maryam et moi, j'eus du mal à trouver le moyen de savoir où elle était. Je n'avais pas de papier, pas de crayon, donc impossible de lui écrire. J'en parlai à Munis et Mahtab qui me suggérèrent de choisir un symbole que Maryam reconnaîtrait, me prévenant toutefois que si les gardiennes le trouvaient avant Maryam, nous serions punies, elles et moi. Mais je décidai que le jeu en valait la chandelle et le lendemain matin, je fabriquai une petite croix avec le couvercle en papier de mon yaourt et je la cachai dans les toilettes. Mon cœur déborda de joie lorsque Maryam découvrit ma croix et, à son tour, m'en laissa une de sa confection. Quand je découvris qui était sa compagne de cellule, Mahtab me dit qu'elle la connaissait et que c'était une femme très douce et très gentille.

Nos journées étaient longues, aussi Munis, Mahtab et moi avions des partages très vivants sur la foi et la religion. Elles observaient les traditions musulmanes de prière et de jeûne qu'elles tentèrent de m'expliquer. « Le régime donne aux gens une version tordue de l'islam, insista Munis, et ses actions n'ont rien à voir avec les vrais principes de la foi. »

Ces conversations m'aidaient à oublier ma maladie – un mal de gorge terrible et une infection des bronches, avec toujours ces maux de dos et de tête que je ne cessais d'avoir depuis des semaines. Un voyage à l'infirmierie du quartier 209 – en fait, ce n'était pas une infirmierie, mais juste une pièce avec un lit – m'avait valu une nouvelle série d'antibiotiques inefficaces,

pilules sorties d'on ne savait quelle boîte. Le soi-disant médecin en prit une poignée sur la table derrière elle et me les tendit.

Un jour où Munis et Mahtab priaient, je leur demandai pourquoi elles se couvraient la tête. « Si vous croyez que Dieu est votre créateur, ne croyez-vous pas qu'il est plus proche de vous que votre peau même ? Pourquoi vous couvrir et vous cacher de quelqu'un qui est déjà en votre cœur ? »

« C'est un signe de respect et cela fait partie de notre foi, me répondit Munis. Sinon, nous n'avons pas à le faire. » « Mais Dieu vous l'a-t-il demandé ? Et vous a-t-il demandé de ne vous adresser à lui qu'en arabe ? Dieu ne peut-il vous comprendre en persan ? Devez-vous vous incliner devant lui cinq fois par jour ? Ne pouvez-vous pas vous adresser à lui dans la prière aussi souvent que vous le souhaitez ? »

Munis ne trouvait pas de réponse à mes questions et cela l'embarrassait. Voyant son agitation, je m'excusai et laissai tomber. Ce même soir, Mahtab s'approcha de moi et me dit : « Ta conversation avec Munis m'a beaucoup fait réfléchir. Tu as tout à fait raison et je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. Tu as prié ton Seigneur pour moi et j'ai vu une différence, cela m'a détendue. Les prières obligatoires, de routine, que je dis comme musulmane sont des rituels, des clichés, rien que des habitudes qui n'ont pas de bénéfice. Je vais arrêter de faire mes prières *namaz* et je prierai avec toi à la place. »

Bien que la décision de Mahtab mette Munis mal à l'aise, Mahtab tint parole. Elle et moi commençâmes à prier ensemble tous les jours, sautant même parfois une récréation pour prier.

Maryam

Au fur et à mesure que les jours passaient, les gardiennes du quartier 209 sentaient grandir leur curiosité par rapport au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

églises de langue persane subsistent dans tout Téhéran et elles sont sous la surveillance constante de vos services de sécurité. Vous les menacez, leur ordonnant de ne permettre à aucun musulman ni à un nouveau venu d'entrer – et vous essayez de me dire que je devrais laisser ces églises annoncer l'Évangile dans la ville ? Les membres de ces églises eux-mêmes ont parfois du mal à y entrer, alors ne parlons pas de visiteurs potentiels. »

« Où avez-vous été baptisée ? » me demanda M. Mosavat.

« À l'église centrale, il y a cinq ans. »

Marziyeh

Deux longs interrogatoires, serrés, très rapprochés, m'avaient déprimée. J'étais physiquement épuisée et j'espérais que Maryam arrivait à supporter tout ça. Les conditions de détention étaient dures : l'isolement dans des cellules minuscules et sans fenêtres, tout ce silence, avoir les yeux bandés partout où nous allions, être entourées de prisonnières qu'on ne pouvait voir, c'était difficile à endurer. Je savais que le Seigneur était avec moi, mais j'avais un besoin pressant de recevoir des signes de son amour et de son attention. Dans ma faiblesse, j'avais parfois l'impression qu'il était loin de moi. Au cours de mes interrogatoires, j'avais appris qu'une de nos amies à l'extérieur, qui était devenue chrétienne, était interrogée à cause de nous et niait nous connaître. Cette femme et sa fille venaient prier à la maison, avides d'apprendre des hymnes et des prières chrétiennes. Bien sûr, les enquêteurs avaient pu mentir, mais ils ne pouvaient avoir inventé certains détails sur cette personne sans l'avoir rencontrée. Elle avait des problèmes de cœur et son mari était fâché depuis qu'elle s'était convertie. Je ne pouvais lui reprocher de mentir pour s'en sortir, mais, bien sûr, cela ne faisait qu'ajouter à mon humeur morose.

Plus positif, quand il avait été demandé à Mahtab si « les deux

chrétiennes » lui avaient fait du mal, elle avait répondu : « Non seulement elles ne m'ont rien fait de mal, mais elles n'ont cessé de m'aider et de me remplir d'espoir. Elles sont bien meilleures que vous, musulmans, qui prétendez être dans la vérité et gentils. Je préfère de loin rester avec elles plutôt qu'avec vous, musulmans. » Les officiels de la prison avaient espéré que Mahtab pouvait me convaincre que la foi chrétienne était une erreur et que je devrais embrasser la vraie foi qu'est l'islam. Au contraire, par un retour que seul le Seigneur avait pu arranger, Mahtab était celle qui s'était convertie : elle finit par devenir chrétienne.

Le fait que nous ne puissions quitter nos cellules sans avoir les yeux bandés ajoutait à l'ambiance oppressante et au sentiment d'isolement que nous ressentions dans ce quartier 209. Une autre chose qui était difficile à supporter, c'était d'entendre crier, dans l'agonie, les voix désincarnées des autres prisonnières que nous n'avions jamais vues.

Une nuit, j'entendis la voix d'un jeune garçon qui appelait à l'aide et criait : « Je n'en peux plus ! Je vous en supplie ! Je vous en supplie ! » Il était à bout et il se mit à frapper les murs métalliques de sa cellule.

Quelques minutes après, j'entendis plusieurs gardes courir dans le couloir et ouvrir sa cellule. J'entendis des coups de bâton, le jeune garçon hurlait de douleur. Parfois, le bâton ratait sa cible et s'abattait sur le mur comme un coup de canon. Ils le battirent encore et encore, jusqu'à ce que ses cris meurent et deviennent des gémissements pitoyables, à vous crever le cœur. Puis, plus rien. Je n'ai jamais su qui il était, ni s'il était encore là ou s'il était parti, vivant ou mort.

Une autre femme dans une cellule voisine gémissait et criait au point que je me demandai si elle n'avait pas été placée là simplement pour nous empêcher de dormir la nuit. À la

différence du jeune garçon, il semblait que les gardes l'ignoraient complètement. C'était vraiment étrange, vu l'exigence de silence qui régnait en permanence dans le 209. Jour après jour, elle gémissait : « J'ai peur, j'ai peur, à l'aide ! » Elle suppliait qu'on lui donne des somnifères, qu'elle reçut ; mais dès qu'elle se réveillait, elle reprenait ses gémissements et ses supplications. Je mis mes mains sur le mur du côté de sa cellule et priai pour qu'elle obtienne la paix. Parfois, elle se calmait pendant un moment, puis les cris revenaient.

Une nuit, je rêvai que les gardes avaient libéré cette femme de sa cellule. Elle avait une tête de fantôme, et montait et descendait dans le couloir en courant. Dans mon rêve, elle entra dans ma cellule et posait sa tête sur mes genoux. Dès que je commençai à prier pour elle, tous ses chagrins et ses problèmes commencèrent à peser sur mes épaules, au point que je me trouvais mal. Mais cette femme avait trouvé la paix. Elle se mit à pleurer et à dire qu'elle aurait voulu savoir plus tôt qu'elle avait des chrétiennes à côté d'elle en prison.

Je me réveillai en tremblant et racontai mon rêve à Mahtab et à Munis. Je le pris comme un songe que cette femme allait être libérée. Quelques heures plus tard, nous entendîmes les gardes arriver à sa cellule et elle disait : « Merci ! Oh, merci ! » Il était clair qu'elle était libérée. « Et faites attention si vous voulez rester libre », lui dit un garde. « Oui, oui, merci ! » ne cessait de répéter la femme. C'était extraordinaire de voir combien mes prières avaient été exaucées, même pour quelqu'un que je n'avais jamais vu.

Quelques jours après nos interrogatoires, on nous emmena de nouveau, Maryam et moi, au Bureau de la Sécurité 2 du Tribunal Révolutionnaire. On nous menotta ensemble, nous interdisant de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas accès aux chaînes satellites et ne pouvions donc voir ce dont nos sœurs et le professeur avaient parlé à notre propos.

Les gardiennes étant les seules personnes que nous rencontrions chaque jour, leur attitude avait une grande influence sur nos sentiments. Certaines étaient amicales. Elles nous confiaient combien elles répugnaient à faire ce qu'elles faisaient, mais avaient un urgent besoin de travailler pour faire vivre leurs familles. Quelques-unes nous posaient des questions sur notre foi et nous demandaient de prier pour elles, ce que nous faisons toujours avec joie. D'autres par contre étaient vraiment dures. Parfois, la rudesse et la cruauté mesquine nous épuisaient et nous rendaient dures malgré nous.

Un après-midi, une gardienne que nous avons surnommée Grincheuse nous dit qu'elle nous emmenait téléphoner. Après que nous ayons mis nos bandeaux et une fois arrivées au téléphone, elle donna un numéro à Myriam, lui disant qu'il était le seul que nous pouvions appeler. C'était celui de ma sœur Elena. Maryam voulut lui expliquer le malentendu, mais la gardienne hurla après elle. Cependant, elle la laissa finalement appeler le numéro qu'elle voulait.

Lorsqu'arriva mon tour, la gardienne joua le même jeu, me tendant le numéro de notre appartement et disant que c'était le seul numéro que j'étais autorisée à appeler. « C'est notre appartement, lui dis-je, il n'y a personne. »

« Tu mens ! » hurla-t-elle.

« Non, je ne suis pas une menteuse, au contraire, je suis en prison pour avoir dit la vérité. »

Le ton monta, monta, puis, finalement, la gardienne réalisa son erreur et me laissa appeler ma sœur. Mais la discussion provoqua une réaction physique chez moi et je commençai à me sentir vraiment mal. Après avoir parlé avec Elena quelques instants, je dus couper court à l'appel et rentrer dans ma cellule.

J'essayai de me reposer, mais ma tête était près d'exploser, mon dos était en feu ; je me mis à trembler et à chercher de l'air. Maryam et Fereshteh appelèrent la gardienne, qui fut paniquée à l'idée qu'on pourrait l'accuser d'être responsable de ma crise. Elles me conduisirent à l'infirmerie où le médecin me fit une piqûre et me mit sous oxygène. L'injection mit fin à mes tremblements, mais l'oxygène ne me soulagea pas tout à fait, vu que l'apport était limité pour ne pas diminuer les réserves...

Quelques jours plus tard, avant le déjeuner, Maryam se rendit aux toilettes pour se laver les mains. D'habitude, les fenêtres du couloir étaient fermées, mais cette fois, l'une d'entre elles était ouverte sur le couloir. Les yeux bandés, Maryam se cogna violemment à la fenêtre, le coin du cadre à quelques millimètres seulement de son œil. La violence du choc la jeta au sol. Sa gardienne, celle que nous avons surnommée le Fantôme arriva en courant pour voir ce qui se passait. « Vous pourriez faire plus attention dans le couloir, lui jeta-t-elle. Vous auriez dû regarder à travers un trou de votre bandeau. »

Cette remarque me mit en colère. « C'est ridicule, le couloir est si étroit que deux personnes peuvent à peine passer de front quand les fenêtres sont fermées. Et vous, vous ouvrez les fenêtres et vous nous bandez les yeux ! »

Le Fantôme était si fâchée qu'elle ne réalisa même pas que Fereshteh et moi nous étions précipitées en entendant le bruit et étions dans le couloir pour la première fois sans avoir les yeux bandés.

À trois, nous ramenâmes Maryam dans notre cellule. Son œil et sa lèvre saignaient déjà et avaient perdu toute couleur. En quelques minutes, le côté de son visage et sa tête n'étaient plus qu'un énorme bleu. Lorsque le Fantôme proposa d'emmener

Maryam à l'infirmierie, celle-ci refusa. Le Fantôme était l'une de nos meilleures gardiennes et Maryam ne voulait pas lui causer des ennuis. Sans compter que l'infirmierie n'allait pas la soulager. Nous lui mîmes de la glace sur sa plaie.

Nous demandâmes au directeur de la prison de nous ramener dans le quartier 2 : puisque nos interrogatoires étaient finis, il n'y avait aucune raison qu'on nous garde au 209.

Bien vite, cependant, il eut des soucis plus grands que notre demande. Le 12 juin 2009, l'élection présidentielle eut lieu et M. Mosavi était annoncé gagnant. Cependant, au fil de la journée, la télévision iranienne rapporta que M. Ahmadinejad avait pris la tête et se maintenait, rappelant à chaque fois que le régime, pour ces élections, veillait à la vérité et à la rectitude. Le ministre de l'Intérieur finit par annoncer que M. Ahmadinejad avait été réélu. Les nouvelles qu'on nous permettait de voir montraient clairement que le peuple allait contester les résultats et qu'il allait y avoir des manifestations. M. Mousavi comme M. Karroubi dénoncèrent le déroulement des élections, accusant le gouvernement Ahmadinejad de fraudes électorales massives, et déclarèrent contester les résultats. Des citoyens en colère descendirent dans les rues et leurs cortèges pacifiques finirent par tourner en manifestations enflammées.

Quelques jours plus tard, on nous annonça que nous quittions le quartier 209. Réponse à nos lettres ? Pressions extérieures ? Autre chose ? Nous ne le saurons jamais. C'était plus probablement parce que les manifestants étaient tous envoyés au quartier 209 qui ne pouvait en contenir davantage. Le Seigneur ordonnait les événements selon sa volonté.

Nous ne savions pas si nous allions être libérées ou si nous retournions simplement à notre ancienne cellule au quartier 2. Fereshteh était heureuse pour nous, mais triste de perdre notre compagnie, comme nous l'étions de la quitter.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle semblait nous éviter.

Un jour, je demandai à Mme Arab de m'apprendre un modèle de tricot. En me montrant comment faire, elle me dit : « J'ai entendu dire que ton amie et toi vous parlez beaucoup du Christ. Je t'ai vue prier et être gentille avec les autres prisonnières, mais j'ai évité de vous approcher. »

« Nous avons remarqué. Nous avons cru que tu nous haïssais parce que nous sommes chrétiennes. Beaucoup ici nous considèrent comme impures et *najes* (intouchables), aussi nous fuient-elles. »

« Je ne vous ai jamais haïes, au contraire, je vous enviais votre foi. Oui, j'ai aussi entendu dire que vous êtes intouchables car vous avez abandonné l'islam, mais je vous ai toujours défendues et ai demandé à celles qui vous critiquaient comment elles étaient si sûres de leur propre piété. Je pense que vous deux avez plus de foi que nous qui nous considérons comme musulmanes. À dire vrai, je savais qu'un jour, tu allais me parler du Christ et c'est pourquoi je t'évitais. J'avais peur que tu ne m'influences et je ne le voulais pas. »

« Pourquoi ? lui demandai-je, étonnée. J'ai entendu dire que tu es une femme pieuse. Si ta foi est pure dans le chemin que tu as choisi, pourquoi avoir peur de me parler ? »

« Je suis issue d'un milieu complètement musulman, dit Mme Arab. Je ne pourrai jamais le renier. Mais je respecte aussi les chrétiens et je crois que chacun devrait être libre de pratiquer sa foi. L'islam a un sens particulier pour moi. Mais, malgré ça, je voudrais que tu pries pour moi et pour mes problèmes. Je crois que Dieu entend ta voix. Mais ne me parle pas, je t'en prie, du christianisme. Je ne veux pas avoir de doutes. »

« Ne t'inquiète pas, lui dis-je en souriant. Je suis bien sûre que si Dieu t'a choisie et veut te révéler sa vérité, il n'a pas besoin de moi. Mais si tu perds ta foi musulmane en parlant à d'autres

ou en lisant la Bible, alors ta croyance ne vient pas de la foi, mais de la peur, et il vaudrait mieux que tu t'en débarrasses. » Je priai pour Mme Arab en marchant avec elle dans la cour. Quand j'eus fini, elle pleurait.

« J'ai peur car je sens que le Christ veut me parler, admit-elle. Il y a des années, mon fils a été kidnappé et on nous a réclamé des millions en rançon. Après plusieurs mois, la situation semblait sans espoir. Un soir où il pleuvait, je passais à côté d'un immeuble quand je vis un homme debout dans une porte. "As-tu un problème ?" me demanda-t-il. Je lui dis que j'étais désespérée et que je ne savais pas prier comme il fallait pour que Dieu m'entende. L'immeuble était une église. L'homme me dit : "Tu peux demander au Christ de t'aider. Il entendra ta voix. Nous aussi, nous prions pour toi." Ce soir-là, je promis au Christ que si mon fils était libéré, j'allumerais des cierges et je ferais un don à l'église tous les ans, et que j'appellerais mon fils "Christ" dans l'intimité. Trois jours plus tard, les ravisseurs réduisaient leurs prétentions et mon fils était libéré. J'ai tenu ma promesse pour l'église, mais je n'ai raconté cette histoire à personne. Alors, quand j'ai entendu que ton amie et toi êtes ici pour votre foi, j'ai frémi. Pour moi, c'était un nouveau signe que me donnait Jésus. »

Peu de temps après, Mme Arab m'arrêta dans un couloir lors d'une récréation. « J'ai réfléchi et je voudrais que tu me parles du Christ. Qui est-il ? Pourquoi devrais-je le connaître ? Qu'attend-il de moi ? »

Je racontai donc à Mme Arab mon témoignage et nous nous sommes mises d'accord pour prier l'une pour l'autre chaque jour. Au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa compréhension du christianisme, Mme Arab s'inquiétait davantage. « Je ne me sens pas digne de m'approcher du Christ, j'ai commis de nombreux péchés. J'ai peur de rencontrer Jésus. »

L'idée de Dieu, Père miséricordieux qui pardonne tous les péchés, est entièrement étrangère à de nombreux musulmans car on leur a enseigné toute leur vie que Dieu est un Dieu vengeur et qui punit. Au fil du temps, la prière et les partages aidèrent Mme Arab à comprendre. Elle me promit de chercher une Bible une fois libérée et avait hâte de pouvoir participer à un culte dans l'avenir.

Au fur et à mesure que les manifestations post-électorales s'intensifiaient, la prison devint plus encombrée que jamais. Le taux d'arrestations atteignit des chiffres énormes, tandis que la libération de femmes sur parole se faisait au compte-gouttes. Les femmes étaient si entassées dans les cellules qu'il y avait à peine la place de bouger la nuit. L'air devint même vicié et l'odeur de tous ces corps dans des quartiers fermés était insupportable. On nous envoyait souvent de nouvelles prisonnières, surtout les plus jeunes, car nous avons la réputation de réussir à les calmer et à les pacifier. Et quand les autres prisonnières en avaient assez des larmes ou des questions, elles les envoyaient aux « filles chrétiennes ». Marziyeh et moi aimions accueillir les nouvelles arrivantes car elles nous apportaient les dernières nouvelles de l'extérieur. Depuis que les manifestations augmentaient, notre télévision avait été coupée et les journaux interdits. Même les autorisations de téléphone étaient restreintes. Nous attendions toujours des nouvelles.

Un soir, après l'extinction des feux, Shirin Alam Hooli arriva en trombe dans notre chambre en disant que deux filles venaient d'être transférées du quartier 209. Elle voulait que nous allions les rencontrer. Nous la suivîmes dans le couloir sombre jusqu'à une cellule où les jeunes femmes étaient assises par terre, dans un coin, toujours vêtues de leur grand voile islamique qui était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En l'attente de nouvelles

Marziyeh

Depuis les manifestations post-électorales, tout le pays était sens dessus dessous. Le reste du monde n'avait pas idée de la colère des Iraniens d'avoir été trompés, parce que les journalistes étrangers avaient l'interdiction de montrer les foules dans les rues ou d'interroger des membres de l'opposition. Quelques citoyens courageux réalisaient de petites vidéos avec leurs portables et avertissaient ainsi le monde de la vérité. La police essayait de garder un couvercle sur le soulèvement en coupant les communications à l'intérieur du pays et en censurant les nouvelles encore davantage qu'à l'habitude.

À l'intérieur des murs de la prison d'Evin, la surpopulation passa de l'extrême à l'inimaginable, les prisonnières étaient si serrées que les gardiennes ne pouvaient même pas entrer dans nos chambres. Plusieurs femmes n'avaient pas de lit ni d'endroit où poser leurs affaires. Il nous fallut abandonner les rebords des fenêtres que nous utilisions comme lieu de rangement et de séchage du linge car les nouvelles arrivantes avaient besoin de la place. Les couvertures jonchaient le sol et, le soir, il était bien difficile de trouver un lieu où s'étendre. La chaleur et la puanteur de tous ces corps étaient pires que d'habitude. On nous raconta que des centaines de jeunes filles arrêtées dans les rues

se trouvaient en bas avec les droguées et que plusieurs centaines d'autres étaient détenues dans des écoles car les prisons ne pouvaient en accueillir davantage.

Nous lisions habituellement deux journaux chaque jour, mais ils venaient d'être interdits. Les seules informations que nous obtenions, mis à part que les prisons étaient pleines à craquer, venaient du journal censuré de la télévision officielle. Les nouvelles étaient si importantes qu'elle aussi devait les transmettre, au moins en partie. Durant tout un temps aussi, nous reçûmes des nouvelles par téléphone de la part de nos amis qui nous rapportaient les centaines de manifestants, surtout des jeunes gens, qui étaient massacrés par le régime. Puis il n'y eut plus de téléphones du tout, notre dernière source de renseignements avait été coupée.

Plusieurs prisonniers accusés de fraudes ou d'autres crimes non violents s'étaient attendus à être libérés avec la nouvelle Administration. Ils avaient même commencé à faire leurs paquets et s'attendaient à ce que les portes de la prison s'ouvrent en grand. Au contraire, tout était bloqué, personne ne sortit, plus aucun dossier ne fut transmis aux tribunaux.

Nos amies Tahereh et Kamila étaient expertes dans l'art de récolter des bribes de nouvelles. Elles furent les premières à apprendre que le camp Ashraf en Irak, où tant de prisonnières moudjahidines avaient des amis et de la famille, avait été attaqué par les soldats irakiens, tuant et blessant de nombreux réfugiés. Tahereh, cette femme âgée si gentille, n'avait aucune nouvelle de ses enfants. Elle était persuadée que les deux gouvernements irakien et iranien s'étaient arrangés pour détourner l'attention du monde des manifestations politiques internes en assassinant des innocents dans ce camp irakien. Quelque temps après, Tahereh apprit que ses enfants étaient saufs, mais que le Gouvernement irakien exigeait désormais que les réfugiés quittent le pays ou

soient renvoyés en Iran par la force. Quelques-uns, y compris la sœur de Tahereh, entamèrent une immense grève, espérant attirer ainsi l'attention des Nations Unies ou de tout autre organisme international susceptible de les aider. Le Gouvernement iranien prétendait que les Moudjahidines étaient derrière toutes ces manifestations. Dans le plan du régime, les Moudjahidines devaient être arrêtés sans aucune preuve et envoyés à la torture.

Au moment où la crise à Ashraf se déroulait, les autorités dirent à Tahereh qu'elle allait être transférée vers une autre prison dont la réputation était encore pire que celle d'Evin. Elle avait fait appel de sa condamnation à cinq ans et, bien que son recours n'ait pas encore été examiné, elle était envoyée ailleurs. Les médecins avaient averti qu'elle devait être opérée de ses yeux au plus vite au risque de devenir aveugle. Ce déplacement était une véritable épreuve pour elle et n'avait aucun sens. Maryam et moi nous unîmes à un grand nombre d'amies de Tahereh pour contester auprès de Mme Rezaei l'ordre de transfert. Malgré les efforts de tous, nous dûmes finalement aider Tahereh à faire ses paquets, en larmes car nous sentions que nous ne la reverrions jamais. Elle fut transférée dans l'après-midi. Nous perdions ainsi une amie bonne et fidèle, et les enfants en bas une grand-mère de substitution qui les aimait beaucoup.

Pour équilibrer ce triste départ, nous reçûmes quelques rares bonnes nouvelles pour certaines de nos amies. La première concernait Tahmasebi, qui venait d'effectuer treize ans de sa condamnation à perpétuité et qui m'avait prise pour une folle quand je lui avais prédit sa libération dans les six mois. Lorsque l'annonce de sa libération arriva, personne n'y croyait, même pas elle. Elle entra en trombe dans notre chambre en sanglotant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

proposition d'un de ses clients de dix-sept ans de vivre avec lui, elle tomba enceinte et décida de retourner à la rue.

La police l'arrêta pour vagabondage et la conduisit à un centre médical à cause de sa grossesse. À la naissance du bébé, Soheila ne voulut pas permettre qu'il vive une vie misérable comme elle, mais elle ne trouva pas le moyen de lui offrir autre chose. Elle dit aux infirmières du centre d'éloigner son bébé car elle risquait de le blesser. Malheureusement, elles ne crurent pas en sa menace.

Le bébé avait cinq jours quand elle arriva au centre les mains en sang : « Vous voyez, leur dit-elle, je vous avais dit de ne pas me le laisser. » Et, ouvrant la paume de sa main, elle leur donna le cœur de son bébé. Le papa ne pouvant donner son consentement pour que Soheila vive, c'est le tribunal qui la condamna à mort. Elle n'avait pas de famille, ni personne pour la défendre. Parfois, le tribunal assigne un défenseur public pour les prisonniers indigents, mais ce ne fut pas le cas pour Soheila. Finalement, une association lui procura un avocat qui retrouva le père, drogué, et celui-ci donna son consentement pour qu'elle soit graciée. Cependant, elle était allée avec tant d'hommes que le tribunal déclara qu'il était impossible de tenir cet homme pour le vrai père.

Son avocat lui conseilla de dire qu'elle était une malade mentale. Elle raconta au contraire au tribunal sa vie dans les rues depuis l'âge de quatorze ans, tous les hommes qui avaient abusé d'elle, les assistantes sociales qui avaient ignoré son avertissement de ne pas laisser le bébé auprès d'elle.

« Je ne suis pas une malade mentale, déclara-t-elle. Mais je ne pouvais supporter l'idée que mon enfant allait souffrir comme moi j'ai souffert, devant endurer autant de misère et de douleur que moi. J'étais soulagée lorsqu'on m'a mis les menottes et que l'on m'a conduite en prison, parce que là, au moins, j'aurais un

toit sur ma tête et de quoi manger. J'aurais aimé être une tortue : elle a toujours un toit et de quoi manger. Dans ce monde, je n'ai jamais eu de toit. Et je n'ai aucune raison de vivre. »

Le lendemain du jour où ils avaient emmené Soheila, on nous apprit qu'elle avait été pendue avant l'aube. Le cauchemar de sa vie avait pris fin. Elle avait vingt-huit ans.

Farah était une criminelle impénitente d'un tout autre genre. C'était une petite jeune fille de vingt ans au visage rond, aux grands yeux noirs et au sourire magnifique.

« J'ai tué mon mari, disait-elle d'un air détaché. Et je ne regrette pas de l'avoir fait. Je suis heureuse qu'il ne soit plus de ce monde. »

À l'âge de quinze ans, on l'avait mariée de force à un méchant cousin que personne n'aimait, pour qu'il quitte le domicile familial. Après chacune de leurs relations sexuelles, il battait Farah, la laissant avec des plaies et des dents brisées. Elle supporta cet abus jusqu'au jour où il décida de la vendre à un de ses amis pour qu'elle se prostitue. En route vers cet ami, elle tenta de s'échapper de la voiture. Son mari arrêta la voiture, l'attrapa, la battit jusqu'à la laisser inconsciente sur le bord de la route.

Elle dit à sa mère que son mari était psychopathe et qu'elle voulait divorcer. Sa mère lui répondit seulement que les femmes doivent supporter leurs maris. « Tous les couples mariés ont des problèmes, ce n'est pas une raison pour divorcer. »

Elle alla voir sa belle-mère, qui était aussi sa tante, pour mendier son aide. « Il me bat tous les jours, un jour il me tuera », lui dit Farah. La tante réalisa que, s'ils divorçaient, son fils violent et ignoble allait revenir à la maison. Elle ne le voulait pas, aussi dit-elle à Farah que son mari était encore jeune et

immature, mais qu'avec le temps, il deviendrait un bon père de famille.

Lorsque son mari eut appris que Farah demandait le divorce, il se mit à la battre encore plus violemment. La dernière fois qu'il le fit, elle le frappa à mort à l'aide d'un couteau. « Il était là, dans une mare de sang au milieu de la cuisine, et je n'ai jamais regretté ce que j'avais fait ni craint les conséquences. » Elle était en prison, espérant que sa famille voudrait bien lui pardonner. Les yeux pleins de larmes en finissant son histoire, elle nous dit : « Vous croyez que je suis une criminelle ? »

« Chère Farah, je ne crois pas que tu sois une criminelle. Tu as simplement essayé de te défendre, lui dit Maryam en lui caressant les cheveux. Tu es forte et tu peux continuer de sourire, même après tout ce que tu as vécu. » Nous lui parlâmes de Jésus et de sa présence à ses côtés en ces moments difficiles. Une histoire comme celle-là nous faisait poser des questions assez directes au Seigneur. Comment une jeune fille de quinze ans, innocente et si douce, devait-elle souffrir au point de devoir assassiner pour sauver sa propre vie ? La sagesse de Dieu est toujours juste, toujours plus grande que la nôtre, mais elle va parfois au-delà de notre compréhension.

Maryam

Un flot constant de prisonnières entrait et sortait du quartier 2 de la prison Evin. Les tribunaux avaient repris le travail – et même des dossiers qui semblaient sans espoir comme celui de Tahmasebi étaient résolus – et cependant, notre cas n'avancait pas d'un pouce. Nous savions qu'au plan international, beaucoup s'élevaient contre notre arrestation et Amnesty International, les Nations Unies et d'autres organisations exigeaient que nous soyons relâchées ; nous savions aussi que le Gouvernement en Iran n'allait pas risquer de perdre la face en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de mon être ? Je passerais bien plus volontiers le reste de ma vie en prison s'il le fallait pour rester proche de lui. Je préférerais qu'on me tue plutôt que de tuer l'esprit du Christ qui est en moi. C'est un combat, c'est vrai, et qui éprouve notre foi et nos forces, mais nous y atteler signifie que nous rejetons toute injustice ou inégalité. Même si tu penses que notre croyance est mauvaise, peut-être comprends-tu au moins que nous ne pouvons autoriser personne à nous imposer ses croyances à lui. Après tout, qu'est-ce qui t'a conduit en prison ? N'est-ce pas ton désir de justice et ta protestation envers toute forme d'oppression ? Ton désir d'avoir le droit de penser et de parler comme il te semble bon de faire ? Ce régime dit à son peuple qu'il sait mieux que tous et que nous devrions tous faire ce qui nous est demandé. Son message est vraiment : taisez-vous, ne dites rien, mais faites ce que nous disons. Toi et moi menons le même combat contre la même oppression et la même censure. »

« Je suis d'accord avec tout ce que tu as dit, me répondit Arefet. Mais si j'étais vous, je renoncerais à ma religion pour gagner ma liberté et pouvoir poursuivre le combat au-dehors. Vous êtes plus utiles dehors que dedans. Je n'ai moi-même pas ce choix, parce qu'on ne va pas me rendre la tâche facile ici. Mais vous, oui. »

Son point de vue était différent du nôtre et son combat était autre – un combat de politique et d'appartenance ethnique, non de foi ; un combat du monde et non de l'esprit.

Maryam

Mes problèmes d'estomac étaient pires qu'à l'habitude. La douleur me réveilla au milieu de la nuit et me tint éveillée pendant des heures. Un soir, après le dîner avec Marjan et Shirin, j'eus l'impression que mon estomac allait exploser.

Une heure après m'être couchée, je commençai à me sentir

nauséuse. Au début, je pensai que c'était comme à l'habitude, mais, rapidement, je dus courir aux toilettes où je vomis sans interruption. C'était à cause du thon de mauvaise qualité que nous avons acheté au magasin de la prison. Shirin et Marziyeh vinrent m'aider à revenir dans notre cellule, mais j'étais si faible que je ne tenais pas debout. Elles me mirent dans un lit près de la porte pour que je sois plus proche des toilettes. Toute la nuit, les vomissements ne cessèrent pas et la douleur était telle que je pensais que j'allais y passer. Bien après que mon estomac fut vide, je continuai à vomir. À la fin, complètement épuisée, je m'allongeai par terre dans le couloir et Shirin me couvrit avec une couverture. Quelqu'un appela une gardienne et arriva à la convaincre de m'envoyer à l'infirmerie. Marziyeh voulait m'accompagner, mais la gardienne ne se laissa pas persuader. Elle me fit mettre un *tchador*. Elle était bien plus soucieuse de voir mes cheveux couverts que de me conduire à un médecin. Il me fallut la suivre dans l'escalier – cinquante marches – et j'avais l'impression que j'allais me trouver mal à chacune d'elles.

« Allez, plus vite ! hurlait la gardienne. Je ne vais pas attendre toute la nuit. »

Arrivées en bas, un garde nous demanda d'attendre pendant qu'il tentait de joindre le médecin. Je m'assis par terre, fermant les yeux. À chaque fois que je les ouvrais, j'avais l'impression que la pièce bougeait.

« Arrête de faire la malade, m'ordonna la gardienne. C'est pas la peine de faire tout ce cinéma. J'te vois même pas dégueuler. »

J'étais bien trop faible pour lui répondre.

Arrivées à l'infirmerie, le médecin de service me jeta un rapide coup d'œil et demanda à la gardienne ce qui s'était passé. « Vous n'auriez pas pu attendre demain matin ? » se plaignit le médecin. Il me mit sous perfusion, posa une bassine à côté du lit

et partit. Je vomis de nouveau. Lorsque la perfusion fut vide, une infirmière me mena vers une autre pièce, plus grande et très froide. « Si vous avez besoin de vous lever, vous pouvez aller aux toilettes juste à côté, me dit-elle. Mais en silence, car le docteur et moi essayons de dormir. »

Lorsqu'elle revint plus tard pour changer la perfusion, je tremblais de froid et demandai une couverture. La prison, située sur une haute colline, avait des nuits fraîches, même l'été. Je ne sais pour quelle raison, j'eus l'impression furtive que mon appartement douillet n'était qu'à cinq minutes de là.

« Il ne nous reste pas de couvertures cette nuit, me dit brutalement l'infirmière. Elles sont toutes à la laverie. Et pourquoi êtes-vous venue ici cette nuit ? » Je ne dis rien.

Le lendemain matin, ma main avait enflé et était douloureuse à l'endroit où la perfusion avait été placée. La perfusion était finie. Vers dix heures du matin, une infirmière ouvrit la porte et fut médusée de me voir dans le lit. « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? » me demanda-t-elle.

« Ôtez-moi cette aiguille et laissez-moi rentrer dans ma cellule, lui dis-je. Ma main est toute engourdie et je suis transie de froid. »

Shirin Alam Hooli et Marziyeh m'attendaient. Elles étaient restées éveillées toute la nuit pour le cas où j'aurais eu besoin d'elles. Un ami fidèle est une bénédiction à tout instant. Mais, dans un lieu comme la prison Evin, il signifie encore davantage parce que les prisonniers n'ont rien d'autre pour les encourager. Il n'y a rien que nous n'aurions fait les unes pour les autres.

Quelques jours plus tard, le nom de Shirin résonna dans le haut-parleur. Comme à chaque fois, entendre son nom était une angoisse pour tous ses amis. Elle avait été condamnée à mort et attendait une décision finale du tribunal pour savoir si elle avait ou non obtenu une grâce. Chaque fois que son nom était appelé,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

annoncés. Les gardes nous intimèrent donc l'ordre de nous couvrir les cheveux soigneusement.

Ils doivent venir du 209, me dis-je intérieurement.

Un des visiteurs, un homme d'âge moyen au visage rond, me regarda. « Vous êtes mademoiselle Rostampour ? »

« Oui. »

« Savez-vous depuis combien de temps nous vous attendons ? » J'étais trop surprise pour dire un mot. « Toutes ces lettres que vous recevez sont une grosse charge pour nous. Tous les jours, nous devons ouvrir et lire des lettres vous concernant et concernant votre dossier. »

« Vous avez lu des lettres pour moi ? »

« Oui, au moins quarante ou cinquante par jour, qui vous sont envoyées du monde entier. »

« Si ces lettres me sont adressées, comment se fait-il que ce soit vous qui les lisiez ? Peut-être est-ce un nouvel exemple de l'abus des droits de l'homme dans ce pays – d'ouvrir et de lire le courrier adressé à d'autres ? »

« Vous pensiez vraiment que nous allions vous les donner pour que vous soyez ainsi encore davantage encouragée à continuer de nous défier ? »

Nous n'avons pas besoin de lire ces lettres pour qu'elles nous encouragent, pensai-je, le cœur rempli de joie. Le monde nous regarde. Nous avons une famille de foi qui nous aime et se soucie de nous. Nous ne sommes pas seules !

« De plus, ajouta l'homme brusquement, à moins que le juge chargé de votre dossier ne nous y autorise, nous n'avons pas le droit de vous les donner. Depuis combien de temps êtes-vous en prison ? »

« Sept mois. »

« Et vous êtes toujours chrétiennes ? »

« Oui, je suis chrétienne. »

« Qu'avez-vous décidé de faire ? Vous maintenez votre décision ou vous avez changé d'avis ? »

« J'ai déjà été interrogée et n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit. »

L'homme au visage rond se tourna vers son compagnon : « Elle dit qu'elle a déjà été interrogée. »

« Allons-y », dit l'autre homme. Et, repartant comme ils étaient venus, les deux hommes quittèrent le bâtiment.

Pendant tout notre échange, le reste des prisonnières attendant la fouille était resté dans un silence total. Dès que les visiteurs furent sortis, elles se mirent à parler toutes ensemble.

« Vous savez qui étaient ces hommes ? » me demanda l'une d'elles.

« Non. Qui sont-ils ? »

« Ils font partie de la brigade de sécurité du Service des Renseignements. » Pour les autres prisonnières, c'était la visite d'agents célèbres à une visiteuse célèbre.

« Et alors ? Je ne leur suis redevable en rien, peu importe qui ils sont. » Je fis de mon mieux pour paraître confiante et sûre de moi. Intérieurement, j'avais peur de ce qui allait nous arriver, à Marziyeh et moi. Nous connaissions parfaitement la réputation des services de sécurité pour leurs méthodes particulièrement impitoyables. Étaient-ils venus nous battre ? Ou nous torturer finalement ?

De retour au quartier, j'appris que ces hommes étaient venus. Ils avaient tenté de parler avec Marziyeh, en vain, car elle était restée dans son lit, la tête enfouie dans les couvertures. Les hommes avaient demandé à d'autres prisonnières d'obliger Marziyeh à se lever pour qu'elle parle avec eux. Quand une des femmes avait enfoncé sa tête sous la couverture pour transmettre

la demande, toutes deux s'étaient retenues d'exploser de rire.

« Je ne peux pas sortir. Je ne me sens pas bien. J'essaie de dormir », avait dit Marziyeh faiblement, en toussant pour les convaincre.

« Vous avez entendu, dit son amie aux visiteurs. Elle ne se sent pas bien et ne peut vous parler. »

Les hommes étaient donc allés m'attendre. Ils avaient patienté deux heures. Personne, même les détenues les plus anciennes à Evin, ne se rappelait avoir vu des responsables attendre si longtemps pour voir qui que ce soit. Cette attitude était tout à fait sans précédent.

Il semblait que, d'une certaine façon, miraculeusement, le régime commençait à sentir le brûlé à nous garder ainsi en prison. Nous n'avions pas l'intention de modifier notre histoire. Ils ne pouvaient nous exécuter comme prévu initialement à cause de tous ces yeux qui les observaient depuis le monde entier. Et cependant, s'ils nous laissaient sortir, libres de proclamer notre foi chrétienne, ils allaient perdre la face devant les radicaux qui les maintenaient au pouvoir. Le point de bascule se rapprochait dangereusement pour eux.

Le lendemain matin, après l'appel et le petit-déjeuner, Mme Mujahed, une de nos gardiennes, nous ordonna, à Marziyeh et à moi, de mettre nos *tchadors* pour nous rendre au bureau de Mme Rezaei. Marziyeh ayant besoin de plus de temps pour se préparer, je partis en avant pour faire tomber la pression. En arrivant, je vis trois hommes qui m'attendaient : les deux de la veille et un autre, plus âgé. J'imaginai d'emblée qu'ils étaient là pour me punir de mon attitude de la veille. Lorsque je les saluai, ils eurent tous l'air surpris.

« Ces messieurs font partie de la brigade de sécurité de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être libérées en reniant notre foi, il y a des mois que nous aurions quitté la prison. Jésus est notre Sauveur, maintenant et pour toujours ! »

Le visage de M. Aghasi s'empourpra de colère et de dépit. Il pensait avoir fait un travail héroïque pour nous libérer de la prison et voilà que je défaisais tous ses efforts !

« Donc, vous n'êtes pas d'accord avec sa déclaration ? » me demanda le juge.

« Exactement, répondit Maryam. Nous devons changer ses dernières phrases. »

« C'est entendu », dit le juge Pirabbasi. S'il avait eu jusque-là des doutes sur notre position, certainement il n'en avait plus maintenant. « Pas de problème. J'écrirai ce que vous dites. Je vous ai déjà dit à quoi vous attendre si la charge d'apostasie est retenue contre vous. J'écris donc que vous avez dit : *Nous croyons en Jésus-Christ.* »

Le visage de notre avocat demeurait rouge comme une tomate.

« M. Aghasi, dit le juge, je vais écrire ce que ces femmes souhaitent. Et je leur dis : "Respectez votre croyance." Après tout, dans ce monde, tout a un prix. Si elles sont arrivées à cette conclusion et croient en ce qu'elles disent, elles devront donc en payer le prix. »

Maryam et moi nous avançâmes pour signer les papiers nous acquittant des accusations politiques à notre égard et réaffirmant notre foi en Jésus-Christ. Une fois revenues à nos sièges, le juge nous dit : « J'ai pris note de toutes nos conversations aujourd'hui. Je vous ai acquittées des charges politiques retenues contre vous par le Tribunal Révolutionnaire. Mais, en ce qui concerne l'accusation d'apostasie, c'est à un autre tribunal – spécialisé dans ce domaine – d'en juger. »

« Ne pourriez-vous considérer cette question aussi dans votre tribunal, au lieu d'en référer à un autre juge ? » demanda

M. Aghasi.

« Non, je ne crois pas, répondit M. Pirabbasi. Vous pourrez vérifier le droit. Je suis sûr d'avoir correctement traité des premières charges et de ne pouvoir être d'aucune aide pour la seconde. »

Maryam demanda au juge si nous pouvions obtenir les lettres arrivées pour nous car les gardes nous avaient dit que seul un juge pouvait nous y autoriser. À notre grande surprise et à notre grande joie, il approuva et dit qu'il allait demander que ce courrier nous parvienne. Nous lui posâmes aussi la question de nos ordinateurs, papiers d'identité et autres objets qui nous avaient été confisqués lors de notre arrestation.

« Rien de tout ça n'est ici, nous dit-il. Tout est probablement resté au commissariat de police Gisha où vous avez été arrêtées, ou au bureau 2 où vous êtes passées. » Il appela un greffier et lui demanda de vérifier si nos affaires se trouvaient au bureau 26. Le greffier quitta la salle du tribunal et revint quelques instants plus tard avec deux Bibles.

« C'est tout ce que nous avons ici, dit le juge. Mais, ne craignez rien, tout vous sera rendu. »

« Et les autres Bibles ? » demandai-je.

« Oh, je crains qu'elles ne vous reviennent pas. Nous avons mis ces deux-là dans votre dossier comme éléments de preuve. Le reste a dû être pilonné depuis. »

« Bien, dis-je, étant donné que vous avez ces deux exemplaires, peut-être pourriez-vous les lire ? Vous avez lu le Coran, vous pourriez tout aussi bien lire la Bible. »

M. Aghasi sauta sur ses pieds. « Voyons, ma jeune demoiselle, dit-il d'un ton sec, vous ne laissez pas tomber votre évangélisation, même ici ? » Je l'avais véritablement ébranlé – il lui fallait trouver un moyen de s'en sortir et je ne le lui avais pas donné. Le juge sortit de la salle du tribunal, nous laissant seules

avec M. Aghasi.

Maryam

Après l'explosion de Marziyeh, M. Aghasi était tout à la fois frustré, embarrassé et furieux. « Pourquoi fallait-il que vous interveniez ? lui dit-il. Je n'en étais qu'au début de ma plaidoirie ! Il n'y aurait eu aucun problème pour que vous signiez la déclaration que j'avais préparée. Vous êtes les premières clientes que je vois refuser la déclaration de leur avocat. Vous auriez été libres ! Et alors, même si elle n'était pas tout-à-fait exacte ? C'étaient mes mots, pas les vôtres. »

« Nous ne voulions pas signer, dis-je, car vous savez aussi bien que nous qu'en signant cette déclaration, cela signifiait que nous étions d'accord avec tout ce qu'elle contenait. »

« Le juge Pirabbasi est un de mes amis, nous rappela M. Aghasi d'un ton las. Il a été nommé au Tribunal Révolutionnaire récemment et est responsable de tous les dossiers politiques. J'aurais aimé qu'il ficelle votre dossier pour que le juge de l'apostasie puisse prononcer sa décision. Malheureusement, maintenant, votre dossier va être transféré au Tribunal de Justice. »

Le juge revint dans la salle du tribunal et, à notre grande surprise, s'assit à notre table et demanda au greffier de nous servir le thé. Il s'était repris et cherchait une solution. M. Aghasi lui redit qu'il souhaitait qu'il continue à suivre notre dossier.

« Dans les cas graves qui, normalement, sont passibles de la prison à perpétuité ou de la peine de mort, ce tribunal, le Tribunal Révolutionnaire, n'est pas impliqué, dit le juge. Ces cas sont envoyés au Tribunal de Justice devant un comité de trois juges. Je crains de ne pouvoir rien y changer. »

Il but un peu de thé. « En buvant mon thé avec vous, cela me rappelle une invitée venant de Suède qui elle aussi était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

M. Dolatabadi se lança ensuite dans un long monologue, commençant par dire que pour lui, chacun doit être libre de pratiquer la religion de son choix, mais que nos problèmes à nous venaient de ce qu'il y avait beaucoup de publicité faite autour du christianisme et que nous en parlions à beaucoup trop de gens. Il nous conseilla de ne pas mettre en péril nos jeunes vies en défendant ces croyances de façon si inflexible.

Comme tous ceux à qui nous avons parlé récemment, il cherchait – en vain – à éviter une crise internationale en nous persuadant de changer le récit de ce qui nous était arrivé : oubliez les mauvais traitements et les interrogatoires ; dépassez les traitements inhumains et l'injustice ; croyez que votre mauvais traitement entre les mains de M. Sobhani, M. Hadadd, vos enquêteurs anonymes et tous les autres, sont le fait d'actes et d'opinions personnels, et non pas parce qu'ils agissaient au nom du régime iranien qui est si bon, plein de compassion et si complaisant. Voilà ce qu'ils voulaient faire croire au monde !

Après le discours de M. Dolatabadi, Marziyeh et moi eûmes de nouveau les yeux bandés jusqu'à notre quartier. Comme à chaque fois, nos amies accoururent pour savoir ce qui s'était passé. Lorsqu'elles apprirent que nous avions rencontré M. Dolatabadi, elles furent convaincues que ce n'était que le prélude à notre libération et à la clôture de notre dossier. Nous commençâmes à croire qu'elles avaient peut-être raison et que nous allions être bientôt libérées. Aussi heureuse que fût cette pensée, nous avions du mal à imaginer que nous allions nous séparer de Shirin, Marjan et nos autres amies magnifiques. Ce soir-là, nous leur parlâmes de notre espérance pour l'avenir, sentant que nous passions peut-être nos dernières heures ensemble. Nous nous promîmes de nous retrouver une fois libres. Nous ne voulions pas rester sur des sentiments tristes, mais sur tous les bons moments que nous avons partagés.

Quelques jours plus tard, on nous banda de nouveau les yeux et on nous escorta vers le 209 pour nous retrouver assises de nouveau devant M. Dolatabadi et son compagnon aux cheveux blancs.

« Je suis d'accord pour vous relâcher sous caution en attendant que votre procès s'ouvre », dit le procureur en chef.

Nous avons déjà entendu ça dans la bouche du juge Sobhani et il s'était avéré que c'était un mensonge. Mais, malgré tout, ces paroles nous remplirent d'espoir.

« Vous serez libérées avec une caution de deux cent millions de tomans (environ cent mille dollars) chacune.

« Nous n'avons personne qui puisse nous aider à rassembler une telle somme, dit Marziyeh. De plus, après bientôt neuf mois passés en prison sous ces chefs d'accusation, nous voulons que notre cas soit résolu. Nous pensons que notre dossier doit être clos au lieu que nous soyons relâchées sous caution avec des charges pendantes. »

« Vous n'auriez pas à payer effectivement la caution, dit le vieil homme. Vos sœurs pourraient se porter garantes. Je puis les appeler tout de suite ; elles pourront aller au tribunal pour enregistrer leurs noms en votre nom et leur garantie vous servira de caution. »

« J'ai déclaré que j'étais d'accord pour vous libérer, ajouta M. Dolatabadi, mais je vous demande de ne pas accorder d'interviews à la presse. »

Nous répondîmes que nous allions contacter nos sœurs et y réfléchir. Nous fûmes bandées de nouveau et on nous laissa dans le couloir en attendant que notre escorte nous ramène au quartier. C'est là que quelqu'un nous tendit à chacune une boîte contenant du poulet grillé et du riz. Nous entendîmes la voix du

vieil homme qui disait : « Prenez, prenez et mangez, c'est pour vous. »

Je ne puis réprimer un sourire. « Nous ne pourrions manger avec nos bandeaux. » Ils nous permirent de prendre cette nourriture au si doux parfum avec nous.

La vue de cette nourriture étonna les gardes du bureau du quartier 2 car ils étaient plus habitués à voir des prisonnières revenir du 209 épuisées et lasses, et parfois couvertes de bleus et saignant. Ils ne voulaient pas que nous rentrions au quartier avec notre nourriture et nous envoyèrent donc à la cuisine. Cela sentait si bon ! Mais c'était si copieux, pour nous qui n'avions pas eu de vrais repas depuis des mois, que nous ne pûmes en venir à bout. Marziyeh et moi avons donc partagé une des boîtes de nourriture et avons donné l'autre à des prisonnières qui se trouvaient là. Après avoir fini, nous étions en chemin vers notre cellule, quand Amiri, la gardienne qui avait été si dure avec moi la nuit où j'avais eu un empoisonnement alimentaire, m'appela. Elle s'excusa abondamment de son attitude dure de ce soir-là et aussi de m'avoir forcée, ainsi que les autres, à assister à l'appel du matin dehors. Juste derrière elle se trouvait Mme Rezaei, qui fit de même. Le bref coup de fil de M. Dolatabadi avait introduit un nouveau monde dans la prison Evin, au moins pour le moment.

Marziyeh

Le lendemain, on nous appelait de nouveau pour aller au 209. Plutôt que de craindre pour notre sécurité, nos amies étaient maintenant convaincues que cette convocation nous rapprochait encore davantage de la liberté. Parvaneh, la prisonnière qui se faisait quelques sous en nettoyant notre cellule, nous demanda des autographes pour prouver qu'elle avait bien partagé sa cellule avec des gens célèbres. Nous voulions bien écrire dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mon esprit étaient encore auprès de nos précieuses amies, souffrant de cette terrible injustice à l'intérieur de la prison Evin. Cette pensée m'empêchait de me réjouir de notre nouvelle situation. Je me sentis étrangement indifférente à notre libération.

Nos sœurs avaient nettoyé notre appartement, à l'exception de nos chambres, arrangeant le désordre que les *Basiji* avaient causé le jour où ils nous avaient arrêtées. Il manquait toujours nos livres, nos ordinateurs et autres objets personnels. De la fenêtre de notre appartement, nous pouvions voir les murs d'Evin au loin. Nous ne les verrions plus jamais comme avant. Tout nous semblait fort insolite – la vue, les chambres, nos affaires nous semblaient si étrangères et si étranges. Maryam et moi regardions tout cela comme si c'était la première fois.

Nous prîmes notre tour pour la douche. Comme notre salle de bains était grande et immaculée ! Pas de foule, pas de limite de temps, pas d'odeurs, pas de murs repoussants.

Nous regardâmes les meubles, les vêtements, les photos sur les murs, les tas de CD de musique que les *Basiji* avaient laissés. Quelle tonne d'affaires nous avions et elles ne nous semblaient même pas nous appartenir. Toutes ces choses frivoles semblaient se moquer de nous de toutes parts. Les deux filles qui avaient un jour acheté tout cela avaient disparu, remplacées par deux personnes ayant un regard différent sur la vie. Nous étions agitées – traversant les chambres, nous asseyant par terre, tour à tour pleurant ou murées dans le silence. Nous n'avions pas une seule fois pleuré sur nous à la prison. Et voilà que les larmes sortaient comme une inondation !

Sans bien comprendre pourquoi, Maryam et moi fûmes soudain submergées par le sentiment que nos affaires nous renfermaient sur nous-mêmes. Notre appartement était bien trop encombré et nous devions jeter tout ce qui n'allait plus désormais avec nos

vies, tout ce qui pourrait causer des problèmes à nos amis chrétiens. Nous nous ruâmes dans nos chambres et commençâmes à arracher les photos et affiches des murs, déchirant des papiers, des listes, vidant nos placards, jetant tout dans le salon. Une heure plus tard, nos sœurs nous aidaient à tout mettre dans des sacs poubelles pour les jeter.

Cela nous fit du bien. Elena et Shirin préparèrent le dîner – frais, propre et délicieux – et mangèrent avec nous : deux types de ragoûts, des pâtes, des fruits frais et des petits gâteaux. Chaque fois que nous ralentissions, elles disaient : « Mange ! Mange ! » Le repas nous donna des maux d'estomac, après avoir vécu si longtemps sans manger normalement. Nous avions devant nous les assiettes dont nous avons rêvé pendant des mois, mais nous ne faisons que penser à toutes nos amies au quartier 2 en train d'essayer d'ingurgiter l'horrible pâtée. Quand des prisonnières s'en vont, les autres détenues leurs demandent leur numéro de téléphone pour pouvoir garder le contact. La première question au cours du premier coup de fil est toujours : « Qu'as-tu mangé ? » Notre repas nous donna envie que quelqu'un nous appelle. Tout cela aurait été tellement plus appréciable si nos amies d'Evin avaient été là avec nous pour le partager.

Cette nuit-là, nous ne réussîmes pas à nous installer. Ce n'était pas ce que nous avions imaginé. Nous étions pleines de peurs, après avoir été si confiantes au long de ces mois derrière les barreaux. Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi nous avions peur. Nous demandâmes à nos sœurs de nous emmener faire un tour de la ville. C'était comme si nous voulions fuir cette maison où nous avons été arrêtées et que nous avions quittée neuf mois plus tôt. Les rues et les foules ressemblaient à ce dont nous nous souvenions. La différence était qu'en regardant les gens, désormais, nous voyions le terrible fardeau

sous lequel ils vivaient, qu'ils en soient conscients ou non – une dictature impitoyable étayée par des lois oppressantes qui, en un clin d'œil, peuvent priver quelqu'un de sa liberté ou même de sa vie. Peut-être quelqu'un les épiait-il en cet instant même, observant leurs mouvements, écoutant leurs conversations téléphoniques, surveillant leurs e-mails, prêt à leur tendre un piège au moindre prétexte.

Nous avons désespérément essayé de proposer une alternative aux habitants de Téhéran. Non pas pour les éloigner de l'islam ni critiquer le mode de vie musulman si c'est ce qu'ils préféreraient, mais simplement en leur expliquant qu'il y avait une autre possibilité et qu'ils avaient le droit de la choisir pour eux-mêmes, sans menaces ni harcèlement. Notre travail à Téhéran touchait-il à sa fin ? Encore une fois, seul Dieu connaissait la réponse.

Nous rentrâmes à la maison et allâmes nous coucher, chacune dans sa chambre, avec de doux oreillers et des draps propres. Allongée seule dans le noir, mon esprit était envahi par la pensée de nos chères sœurs que nous avons laissées derrière nous. Je voyais leurs visages, je sentais le quartier, je sentais l'atmosphère renfermée, nauséabonde du lieu – et tout cela me manquait terriblement ! Je finis par m'endormir dans les larmes, tourmentée seulement par le cauchemar des *Basiji* faisant irruption par notre porte d'entrée.

Le matin n'en finissait pas d'arriver. Sur notre liste, la première visite fut pour voir un médecin et commencer les traitements nécessaires aux problèmes de santé que la prison nous avait causés ou fait empirer : l'oreille endommagée de Maryam et son ulcère, mon mal de dos, mes migraines, nos problèmes dentaires et rénaux. Nous fîmes une visite médicale complète et reçûmes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Postface

Marziyeh Amirizadeh et Maryam Rostampour sont deux jeunes femmes courageuses. On aurait pu imaginer, après tout ce qu'elles ont vécu, qu'elles choisissent un lieu tranquille pour se reconstruire en dehors de la scène publique. Elles ont au contraire décidé de partager leur expérience à travers ce livre.

Lorsque je les ai rencontrées pour la première fois, j'ai été frappé par l'intensité et le sens de leur appel. Elles se sentaient comme *poussées* à témoigner de la puissance du Seigneur dans leurs vies et des injustices qu'elles avaient souffert entre les mains du régime iranien. Sans cesse, elles ont cherché à préciser les choses, donnant à chaque phrase son sens et son but.

Indépendamment des difficultés de la langue anglaise, que toutes deux ne maîtrisaient pas bien, elles n'ont jamais failli dans leur espérance pour cette tâche, jamais failli dans leur enthousiasme. Le travail a pris près d'un an. Pour moi qui les ai aidées, chaque mot a été un cadeau, chaque jour de travail une joie. Marziyeh et Maryam sont douées et elles sont devenues des amies. Leur histoire a transformé ma vie. Et si, par la grâce de Dieu, nous avons bien fait notre travail, elle transformera aussi la vôtre.

John Perry

Nashville

Table des matières

Avant-propos

Chapitre 1 – Il n’y a pas lieu de s’inquiéter

Chapitre 2 – Les coupables

Chapitre 3 – La route vers Vozara

Chapitre 4 – Une marque d’honneur

Chapitre 5 – De nouvelles amies et des questions anciennes

Chapitre 6 – Une célébration de foi

Chapitre 7 – Evin, notre église

Chapitre 8 – Des enfants de Dieu

Chapitre 9 – Nourrir les affamés

Chapitre 10 – Une mauvaise réputation

Chapitre 11 – L’esprit est ardent, mais la chair est faible

Chapitre 12 – Équité et intégrité

Chapitre 13 – Les yeux bandés et bénies au quartier 209

Chapitre 14 – « Exécutez-nous ! »

Chapitre 15 – Une leçon de foi

Chapitre 16 – Une autre liberté

Chapitre 17 – Un monde de surveillance

Chapitre 18 – En l’attente de nouvelles

Chapitre 19 – Au-delà de toute compréhension

Chapitre 20 – Dieu est à l’œuvre

Chapitre 21 – Un changement de saison

Chapitre 22 – De mystérieux visiteurs

Chapitre 23 – Jugées coupables

Chapitre 24 – Mon âme attend le Seigneur

Chapitre 25 – Ce n’est pas ce que nous attendions

Chapitre 26 – Le jour viendra

Épilogue

Postface

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr